LE

CHEVALIER SANS PEUR

ET SANS REPROCHE,

OU

LES AMOURS

DE BAYARD,

COMÉDIE-HÉROÏQUE

EN QUATRE ACTES,

Par le Citoyen MONVEL.

CORRIGÉE PAR L'AUTEUR.

A PARIS,

Aux Adresses Ordinaires.

AN VI.

PERSONNAGES.

Le Chevalier BAYARD, jeune, et amant de Madame de Rendan.

Le Capitaine LAPALICE, ami de Bayard et amant de Mad. de Rendan.

L'Amiral BONIVET.

D. ALONZO DE SOTOMAYOR, amant de Mad. de Rendan.

Madame DE RENDAN, jeune veuve.

UNE DAME BRESSANE.

SES DEUX FILLES.

ISOLITE, jeune personne attachée à Mad. de Rendan.

UN JUGE-DE-CAMP.

ARTHUR, valet-de-chambre de Me. de Rendan.

AMBROISE, jardinier de Mad. de Rendan.

L'Ecuyer de Sotomayor.

L'Ecuyer de Bayard, personnage muet.

Un Héraut-d'Armes.

Plusieurs Ecuyers, etc.

Paysans et Paysannes.

Bohémiens et Bohémiennes.

Gendarmes.

Domestiques de Madame de Rendan.

Ménétriers.

La Scène se passe à quelque distance de Paris, dans une maison de campagne de Madame de Rendan.

LES AMOURS
DE BAYARD,
COMÉDIE-HÉROIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ISOLITE, *seule, parlant à la cantonnade.*

CROYEZ, Messieurs, que si Madame recevoit qui que ce soit, vous seriez admis. . . Mais je ne manquerai pas de lui dire les intentions du roi à son égard. (*Elle revient sur le devant de la scène.*) Voilà une bien singulière visite. Ces Messieurs, disent-ils, viennent de la part du roi; il veut voir Mad. de Rendan à la cour! Et plût au ciel qu'elle y fut déjà, car je m'ennuie ici, cela fait pitié. Le roi est plein de bonne volonté pour elle. . . Ah! je le crois bien, elle est certainement assez jolie pour en donner à tous ceux qui la verront. . . ce que ces Messieurs appellent. . . . de la bonne volonté. . . . Mais qui sont ces beaux Messieurs si bien faits, si galants... Ah! bon dieu! je crois que j'ai deviné.... Ah! oui... je parie que l'un des deux est le roi lui-même qui sera venu ici *incognito* pour sonder le terrein. Il faut convenir, cependant, que je viens de leur mentir bien hardiment: je leur ai dit que Madame ne recevoit personne. . . Et Monsieur de Lapalice doit se présenter aujourd'hui chez elle! et le Chevalier Bayard est venu hier, avant-hier. . . Il est vrai qu'ils sont les seuls pour qui Madame soit visible. . . . Encore

l'un la voit-il aujourd'hui pour la première fois, et Monsieur Bayard, ne lui a-t-il rendu que deux visites... Par conséquent, si j'ai menti, c'est de si peu de chose, que ce n'est pas la peine d'en parler. Au reste, c'est par l'ordre de Madame, et s'il y a du mal, ce n'est pas sur moi que doit en tomber le blâme.

SCÈNE II.

ISOLITE, ARTHUR.

ARTHUR.

QUI sont donc ces beaux Seigneurs à qui vous parliez-là ? Mademoiselle Isolite ?

ISOLITE.

L'un est ami du roi, c'est Monsieur d'Imbercourt, l'autre m'est inconnu.

ARTHUR, *la pressant dans ses bras.*

A qui en vouloient-ils, ma charmante, à vous ou à votre maîtresse ?

ISOLITE, *avec un souris ironique.*

A qui en vouloient-ils?... En vérité, Monsieur Arthur, vous avez des expressions... C'est de la part du roi que ces Messieurs venoient parler à Madame.

ARTHUR.

L'ont-ils vue ?

ISOLITE.

Non.

ARTHUR.

Et savez-vous quel étoit l'objet de leur mission.

ISOLITE.

Vous êtes bien curieux.

ARTHUR.

Hon... il y a de la galanterie sur jeu, puisque vous y mettez du mystère.

ISOLITE, *haussant les épaules.*

De la galanterie . . . avec Madame ?

ARTHUR.

Tenez, vous êtes Demoiselle suivante, moi valet-de-chambre . . . (*Lui prenant un bras qu'il passe sous le sien*) que diable ! entendons-nous, et tout ira le mieux du monde. (*Confidemment.*) Nos Maîtres.... soit héroysme de guerriers, soit vertu de femme, vertu à toute épreuve, peuvent dans le monde passer pour des prodiges . . . mais dans l'intérieur de leur appartement, tête-à-tête avec nous . . . hélas ! ce sont de pauvres humains bien foibles, tout comme nous.

ISOLITE.

Et que résulte-t-il de-là ?

ARTHUR.

Il en résulte que Madame de Rendan, malgré l'amour qu'elle avoit pour son époux, malgré le tendre et profond respect qu'elle conçoit pour sa mémoire, malgré le deuil et le veuvage éternel auquel elle s'est vouée, Madame de Rendan a le coeur tendre, Madame de Rendan oublira son mari, aimera, parce qu'elle n'a que vingt-ans, qu'à vingt ans il faut aimer... enfin qu'elle se remarira . . . parce qu'elle est trop sage pour ne pas finir le roman comme cela.

ISOLITE.

Eh bien, Monsieur le valet-de-Chambre, et moi la Demoiselle suivante, que pouvons-nous à cela ?

ARTHUR.

Ah ! . . . nous pouvons, Mademoiselle, arranger les choses de manière qu'elles nous soient profitables. Des domestiques de confiance, comme nous, des gens d'esprit, tels que vous, et moi, doivent mener leurs maîtres, c'est un fait. Il y a façon de faire vouloir aux autres, et sans qu'ils s'en doutent ce que l'on veut bien résolument soi-même. Vous êtes jeune, je n'ai pas trente ans, vous me plaisez baucoup, si je pouvois vous plaire un peu, amour, fortune, adresse, nous mettrions tout en commun, vous obséderiez Madame d'un côté, je la per-

sécuterois de l'autre, et nous lui ferions épouser celui qui nous assureroit à tous deux les avantages les plus considérables.

ISOLITE.

C'est assez bien calculé.

ARTHUR.

Je suis charmé que le plan vous séduise... poursuivons. Je vois en prétendant.... d'abord le Roi... ces amours-là sont un peu sans cérémonies, et Madame, n'est pas femme à s'en passer... cela nous rapporteroit beaucoup, mais il n'y faut pas penser... Monsieur de Lapalice...

ISOLITE.

Vous croyez...

ARTHUR.

Rien ne m'échappe... il a des projets, mais il faut les faire échouer. C'est un homme à grands sentimens, et qui rougiroit de devoir son bonheur à des moyens subalternes... exclu...

ISOLITE.

Et l'Amiral Bonnivet?

ARTHUR.

Il n'épouse pas, lui: les autres moissonnent, il glâne.... Rayé... Je pencherois volontiers pour le Chevalier Bayard: c'est un brave et honnête homme, généreux, bienfaisant, mais il n'est pas riche, nous le ruinerions sans nous enrichir, ainsi sa pauvreté rend nulle toute notre bonne volonté.

ISOLITE.

Mais si vous éconduisez comme cela tous les prétendans, ma maîtresse, à ce qu'il me paroît, restera long-tems veuve?

ARTHUR, *d'un air capable.*

Non, Mademoiselle, j'ai trouvé pour elle un parti un parti excellent; jeunesse, figure, bravoure, opulence, tout s'y trouve.

ISOLITE.

Et c'est?

ARTHUR.

D. Alonzo de Sotomayor.

ISOLITE, *avec dédain.*

Un Espagnol!

ARTHUR.

Un peu fier, si vous voulez..... d'un caractère ombrageux, emporté... (*Souriant.*) mais son argent... ah! son argent... est de la meilleure composition du monde.

ISOLITE.

C'est ce qui vous détermine en sa faveur ?

ARTHUR.

Ah ! Mademoiselle ! c'est une belle chose que l'argent ! il couvre tout, répare tout... il a raison par-tout.

ISOLITE.

Vous en parlez en amateur.

ARTHUR.

Il a vu Madame, lorsque feu Monsieur de Rendan la conduisit en Espagne ! il l'aime depuis ce tems-là ; faisons réussir le mariage de Monsieur de Sotomayor avec notre maîtresse, et il nous assure à tous deux la fortune la plus brillante... J'en ai déjà reçu quelques échantillons qui me font augurer très-favorablement du reste : nous nous aimons, nous nous marirons, et riches à tout jamais, nous cessons d'obéir, et jouissons à notre tour du doux plaisir de commander.

ISOLITE.

Nous ne nous aimons pas; nous ne nous marirons point; et comme je n'ai pas pour l'argent une estime aussi tendre que vous, je laisserai Madame obéir au penchant de son coeur; je ne lui parlerai point de Monsieur de Sotomayor qui me déplaît souverainement, et je vous verrai sans envie, mon cher Monsieur Arthur, vous enichir aussi bassement qu'il vous plaira.

ARTHUR.

Mademoiselle, la délicatesse a son mérite, sans contrédit... mais c'est un mérite avec lequel on meurt de

faim... au lieu que, de légers scrupules adroitement mis à part....

ISOLITE, *très-sérieusement.*

Brisons-là... Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de ne rien dire à Madame de vos petits arrangemens sur ce qui la concerne, mais soyez assez prudent, je vous en avertis pour ne pas me forcer à vous dévoiler.

ARTHUR.

Moi!... ah, je n'y pense plus... c'étoit mon seul amour pour vous qui me faisoit regarder la richesse comme l'acheminement le plus sûr au bonheur de vous posséder... Vous ne vous en souciez pas... j'y renonce! je suis foncièrement un bon, et honnête garçon... n'ayez contre moi ni colère, ni haîne...

ISOLITE.

De la haîne contre vous, Monsieur Arthur... Oh, non, non... Ce sentiment-là tient à l'estime... ce n'est pas celui que vous m'inspirerez jamais.

Isolite sort.

SCÈNE III.

ARTHUR, *seul.*

EH bien! cette petite orgueilleuse qui se donne les airs de me mépriser... Mademoiselle se pique de beaux sentimens... petit génie que cela!... Cerveau mal organisé... Cela n'aura jamais l'esprit de sortir de servitude... Mais que je suis dupe aussi, moi; est-ce que j'ai besoin d'appui pour réussir dans mes projets? est-ce que je n'ai pas en moi assez de ressource pour savoir me passer des secours d'autrui? Oui, D. Alonzo de Sotomayor, je vous protége, vous vous chargez du soin de ma fortune, et moi du succès de votre amour, vous serez l'époux de Madame de Rendan, ou je mourrai à la peine. Ah, ah, que cherche donc ici ce matamore avec sa longue épée?

SCÈNE IV.

L'ÉCUYER DE D. ALONZO, ARTHUR.

L'ÉCUYER, *toujours le ton d'un matamore.*

Est-ce vous, qui vous nommez Arthur ?

ARTHUR.

Il y a bientôt trente ans, Monsieur, que je m'appelle comme cela! que me voulez-vous ?

L'ÉCUYER.

Vous dire que je suis l'Écuyer de D. Alonzo de Sotomayor, et vous remettre cet écrit... Savez-vous lire ?.

ARTHUR.

Si je sais lire ?...

L'ÉCUYER.

C'est que moi qui suis Gentil-Homme, je ne sais ni lire, ni écrire... cela n'appartient qu'aux fainéans, aux gens inutils... Parlez-moi de savoir se battre... voilà une science cela! mais savoir lire...

ARTHUR.

Oh! je ne me bats point, moi; j'ai les inclinations pacifiques. Voilà pourquoi je me suis adonné aux Belles-Lettres: De qui est cet écrit ?

L'ÉCUYER.

De Monsieur de Sotomayor.

ARTHUR.

Comment! il est Gentil-Homme, et il sait écrire.

L'ÉCUYER.

Sans doute...C'est un Espagnol.

ARTHUR.

Mais vous êtes Français, vous, et vous soutenez l'honneur de la Nation ?

L'ÉCUYER.

Assurément. François I. gâte tout à présent, avec sa belle fantaisie de science, et la ridicule protection

qu'il accorde aux savans ; mais il ne me pervertira pas. Je bois, je chasse, je joue, et je me bats : voilà tout ce que doit savior faire un Gentil-Homme.

ARTHUR.

Et par quel hasard au service d'un étranger ?

L'ECUYER.

Parce que je suis pauvre, que Monsieur de Sotomayor doit me mener avec lui... quelque-part, dans le nouveau monde, que nous y devons faire conjointement les plus beaux exploits, les plus brillantes conquêtes, et que j'y finirai sûrement par être Vice-Roi.

ARTHUR.

Peste ! c'est un fort joli poste... Il vous a donc mis dans sa confidence ?

L'ECUYER.

Vous concevez bien que né ce que je suis, destiné dès mon enfance au noble métier des armes, aspirant au grade de Chevalier, je ne me prêterois pas à ses projets, s'il ne m'avoit juré sur Dieu, et sur son honneur, qu'il n'avoit que des desseins honnêtes et que son but étoit d'épouser.

ARTHUR.

Et moi donc, Monsieur, qui ai manqué d'être d'église, est-ce que vous me croyez moins scrupuleux que vous ? Cette lettre apparemment traite de l'objet en question ?

L'ECUYER.

Quand vous l'aurez lue, nous prendrons ensemble certaines mesures... sommes-nous ici en lieu de sureté ?

ARTHUR.

Oui, oui... mais voyons ce qu'il m'écrit.

(*Il lit.*)

„ Nos affaires n'avancent point, Arthur... :
Ce n'est pas ma faute.
„ Il est donc impossible de voir Madame de Rendan,
„ de lui parler, de parvenir à lui plaire ? Tant de
„ contrariétés; d'obstacles me réduisent au désespoir...
Parbleu, je le crois bien : moi, je suis furieux.

„ Pour comble de malheur, j'ai des rivaux...

Et beaucoup, et de dangereux.

„ Le Roi surtout, le Roi me fait trembler.

Il a raison, lutter contre un Roi jeune, et aimable; ce n'est pas une petite affaire.

„ Il faut que je meure, ou que je posséde Madame de „ Renban. Il faut que je sois son Epoux: mon bonheur „ et ma vie, sont attaché à ce titre, et je ne vois pour „ la forcer à me l'accorder, que le moyen dont je vous „ ai déjà fait part.

Un enlevement... c'est un moyen bien violent! „ Votre fortune, Arthur, et la fortune la plus brillante sera la récompense des efforts que vous tenterez „ pour faire réussir mes projets. Songez que les momens „ sont chers; et que mes jours sont entre vos mains.

Point de signature... il est prudent... c'est m'avertir que je dois l'être... On n'a rien ajouté à ceci!

L'ECUYER.

Pardonnez-moi... l'ordre de prendre avec vous des mesures pour...

ARTHUR.

Je sais, je sais.. mais il n'y avoit rien de plus?

L'ECUYER.

Si fait... il m'est enjoint de savoir de vous, quand Monsieur de Sotomayor pourra concerter avec vous.

ARTHUR.

Vous ne m'entendez pas, ou vous ne voulez pas m'entendre... je vous demande, si cette lettre n'étoit pas accompagnée... là, est-ce que vous ne concevez pas?

L'ECUYER.

A propos, cela est vrai, vous m'y faites songer. Voilà une bourse que je suis chargé de vous donner; je l'avois oubliée.

ARTHUR.

Oui?... ah, n'ayez donc plus de ces oublis-là; un Gentil-Homme comme vous, peut bien de pas savoir lire, mais il ne doit pas manquer de mémoire... j'entends du bruit... voilà ma clef, montez par cet escalier,

la porte à gauche, numéro neuf, cachez-vous dans ma chambre, j'irai vous y retrouver dans un moment.

(L'Écuyer sort.)

SCÈNE V.

ARTHUR, *seul.*

NE donnons point de prise aux soupçons... ce n'est pas le tout de faire fortune, il faut savoir se ménager les moyens d'en jouir.

SCÈNE VI.

AMBROISE, ARTHUR

ARTHUR.

AH! c'est vous, Monsieur le Jardinier?

AMBROISE.

Oui, Monsieur le valet-de-chambre, c'est moi-même.

ARTHUR.

Qu'est-ce que vous cherchez donc? est-ce à Mademoiselle Isolite que vous voulez parler?

AMBROISE.

A vous dire le vrai, je ne serois pas fâché de la rencontrer, j'aurois quelques petites babioles à l'y conter, de petits conseils à l'y demander.

ARTHUR.

Elle est auprès de Madame, et je ne crois pas qu'elle descende de sitôt; mais pour la raison, l'âge, et l'expérience, assurément je la vaux bien, et si je pouvois vous être de quelque utilité... *(A part.)* On gagne toujours quelque chose à tout savoir.

AMBROISE.

Ecoutez donc, Monsieur Arthur, je crois que vous pourriez bien ne me pas être inutile... je sais que vous

avez de l'esprit, plus d'esprit que moi... Oh! c'est sûr .. tout le monde le dit, que vous êtes un peu fripon, mais tout coup vaille, un fripon peut-être de bon conseil

ARTHUR.

Mais savez-vous que vous me dites des injures en croyant me faire des complimens...

AMBROISE.

Eh, non, morgué! ce sont ceux qui disent cela. Il ne me coûte rien à moi de vous croire un honnête garçon jusqu'à ce que j'aye des preuves du contraire.

ARTHUR.

Au fait. De quoi s'agit-il?

AMBROISE.

De me faire gagner dix pistoles.

ARTHUR.

Et comment faut-il s'y prendre pour cela?

AMBROISE.

En me persuadant que ma conscience... n'a rien à me reprocher dans ce qu'on exige de moi pour les gagner.

ARTHUR.

Dix pistoles, une conscience... voyons. voyons... oh! je ne manquerai sûrement pas de moyen pour ajuster tout cela ensemble.

AMBROISE.

Devinez à qui je viens de parler?

ARTHUR.

Je ne devine rien, il faut qu'on me dise.

AMBROISE.

A l'Amiral Bonnivet.

ARTHUR.

Et qu'avez-vous à démêler avec lui?

AMBROISE.

Bah! c'est lui qui requiert ma protection.

ARTHUR.

A propos de quoi?

AMBROISE.

Il est amoureux de Madame.

ARTHUR.

Oui dà!

AMBROISE.

Eh, mon Dieu, oui! Et comme il prétend qu'il n'y a pas du tout de plaisir à pleurer toujours, comme il est fâché de voir notre maîtresse ne s'occuper que de çà, il a dessein de lui bailler d'autres passe-tems, voyez-vous. En conséquence il vient de venir ici, il m'a dit bien poliment : mon cher Monsieur Ambroise, vous êtes un honnête homme, un homme qui a du bon sens, une bonne tête, et ben de l'amiquié pour Madame de Rendan..... C'est vrai, Monsieur l'Amiral, l'y ai-je répondu : que voulez-vous de ma bonne tête, et de mon amiquié? Je veux, ce m'a-t-il fait, que vous m'ouvriez tant seulement la petite porte du jardin qui donne dans le parc. Vot'belle maîtresse a du chagrin, alle pleure toujours, çà finira par l'y gâter son joli visage, et çà seroit dommage, pavrai, Monsieur Ambroise? Très-vrai Monsieur l'Amiral; pourtant Monsieur Ambroise, a-t-il continué, il faut l'y bailler un petit moment de dissipation, queuque divertissement ben gentil; qu'en dites-vous? Que c'est morgué ben imaginé, Monsieur l'Amiral. Q'y a dix pistoles pour vous, Monsieur Ambroise, si vous pouvez faire entrer dans vot'jardin, et sans que Madame s'en doute, des danseuses et des danseurs qui gambaderont devant elle, et la récréeront queuques minutes. Eh morgué, Monsieur l'Amiral, l'y ai-je fait à mon tour, je ne demande pas mieux que de divertir Madame, et de gagner dix pistoles, je suis un pauvre hère, et j'ai de la famille : mais peut-être qu'alle s'en fâchera, et pour dix pistoles je ne voudrois pas fâcher Madame qu'est aussi bonne qu'alle est belle... Laissez moi consulter queuqu'un qui ait plus d'esprit que moi... Là-dessus je l'ai quitté : il attend ma réponse : vous v'là, conseillez-moi, gagnerai-je dix pistoles qui me feroient grand bien, ou les refuserai-je en dépit du bien qu'alles me feroient?

ARTHUR.

Attendez... il faut que je me consulte aussi, moi... l'affaire... est délicate... (*haut.*) Il s'agit de faire diversion à la douleur de Madame...(*bas*) C'est bien le but de

Monsieur de Sotomayor, et le mien... (*haut.*) D'interrompre un moment la profonde solitude où nous vivons... (*bas.*) Ce qui sert parfaitement bien à mes desseins.... (*haut.*) D'introduire ici une troupe de gens à talens... (*bas.*) Parmi lesquels pourront se glisser les hommes nécessaires au coup hardi que nous projettons...(*haut.*) Et de les cacher soigneusement jusqu'au moment de l'exécution, ce qui ne sera pas impossible, vu les bosquets, les massifs de charmilles... et de faire le bien de ce pauvre Ambroise qui est mon ami... Les dix pistoles sont à vous, mon cher, et votre conscience peut être tranquille.

AMBROISE.

En vérité... Ah! comme vous me soulagez.

ARTHUR.

L'Amiral est donc bien sérieusement amoureux de Madame?

AMBROISE.

Bah, il n'est pas le seul... mais j'ai bien peur qu'il n'en soit pour les frais de son amour, et de son petit divertissement. M'est avis qui gnia queuqu'un qui ne met en avant ni danseurs, ni danseuses, et qui fait sans bruit plus de chemin que n'en fera l'Amiral aveo tout son fracas.

ARTHUR.

Eh qui donc, mon ami?

AMBROISE.

Qui? le Chevalier Bayard?

ARTHUR.

Allons donc...

AMBROISE.

Il n'y a pas d'allons donc.... Madame ne veut voir personne, et elle a vu le Chevalier Bayard.

ARTHUR.

Elle l'a vu?

AMBROISE.

Deux fois... Et l'ordre est donné de ne l'y pas refuser la porte toutes les fois qu'il s'y présentera.

ARTHUR.

Oui dà !... (*bas.*) Ah ! c'est bon à savoir.

AMBROISE, *riant.*

Mais que l'Amiral réussisse, ou qu'il ne réussisse pas qu'est-ce que çà me fait à moi, pourvu qu'il me paye bien, et que Madame ne soit pas fâchée.

ARTHUR, *riant forcément.*

Assurément ce n'est pas toi qui sera le plus attrapé.

AMBROISE, *riant.*

Il seroit plaisant qu'il paye les violons...

ARTHUR.

Pour faire danser les autres... oui, cela, seroit vraiment très-plaisant.

AMBROISE, *riant.*

Et je vois que çà arrivera... Adieu, Monsieur Arthur... je m'en vais gagner dix pistoles... de queuque façon que tournent les choses j'aurai tiré mon épingle du jeu, moi : c'est ce qui me divertira... Epouse qui pourra.

(*Ambroise sort.*)

SCÈNE VII.

ARTHUR, *seul.*

AH ! le Chevalier Bayard est venu deux fois, et on l'a reçu deux fois, et l'ordre est donné de l'admettre toutes les fois qu'il s'y présentera.... prédilection bien marquée, et qui prouve que Monsieur de Sotomayor n'a d'autre parti à prendre que celui de se retirer, ou de risquer le tout pour le tout. Son écuyer m'attend, rejoignons-le, et prenons avec lui les dimensions les plus sûres.

SCÈNE VIII.

ISOLITE, ARTHUR.

ISOLITE.

MADAME vous demande.

ARTHUR.

Que me veut-elle ?

ISOLITE.

Allez-le savoir.

ARTHUR.

Toujours revêche, toujours méchante, ah, petite ingrate ; ah ! que je me veux mal d'avoir pour vous tant d'amour. (*Il sort.*)

SCENE IX.

ISOLITE, *seule.*

AH, oui, ton amour... j'y crois... je ne puis pas affirmer que ce ne soit pas un honnête homme que ce garçon-là... ; mais il a une physionomie de fripon qui fait bien du tort à sa probité, s'il en a... Eh ! c'est Monsieur de Lapalice.

SCÈNE X.

LAPALICE, ISOLITE.

LAPALICE.

ME voici encore une fois, Mademoiselle ; serai-je plus heureux que je ne l'ai été jusqu'ici ? verrai-je votre belle maîtresse ? daignera-t-elle me voir ?

ISOLITE.

Oui, Monsieur, elle vient de m'ordonner, si vous vous présentez aujourd'hui, de vous conduire à son appartement.

LAPALICE.

Ah! que vous êtes aimable! que je vous ai d'obligations! je vais donc la voir!.. la voir... lui parler... mais concevez-vous mon bonheur, Mademoiselle?

ISOLITE.

Monsieur, je ne sais pas quels sentimens vous amenent auprès d'elle...

LAPALICE.

Quels sentiments! ... tous... tous les sentiments qu'inspirent la vertu, la beauté... la douleur que l'on voudroit partager, adoucir, faire oublier... mais je ne lui en parlerai pas, oh! je me le suis bien promis, je me le promets bien... elle ne m'écouteroit point, n'est-il pas vrai? elle m'imposeroit silence?

ISOLITE.

Je ne sais pas ce que vous vous proposez de lui faire.

LAPALICE.

Venez, venez, conduisez-moi... C'est par ici je crois... ah! comme le cœur me bat... Si je le sentois palpiter comme cela le jour d'une bataille, savez-vous que j'aurai bien mauvaise opinion de moi.

ISOLITE.

Comment! .... un brave Capitaine comme vous... un vaillant Chevalier.

LAPALICE.

Affrontera une armée entière, et tremble aux pieds de la beauté.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARTHUR, L'ÉCUYER de Sotomayor.

ARTHUR.

VOus voilà au fait, je vous ai bien expliqué tout. Allez de ce pas disposer tous vos gens, et les déguiser comme je vous l'ai dit. La fête que prépare ici l'Amiral Bonnivet est de tous les événemens celui qui pouvoit le mieux nous servir? le tumulte, et la foule couvriront nos projets; vos satellites se tiendront caché, en attendant le moment favorable. Moi je me charge d'écarter de la maison tous ceux qui pourront s'opposer à votre entreprise, que Monsieur de Sotomayor se rende ici; que, s'il est possible, il soit présent à la fête. cela ne peut que contribuer à détourner de lui le soupçon. Allez, il ne faut pas que l'on nous voye ensemble. Allez, surtout, secret, et promtitude.

(l'Ecuyer sort.)

SCENE II.

ARTHUR, *seul.*

AH! l'on ne m'appelloit tantôt de la part de Madame, que pour m'écarter d'un lieu où doit nécessairement passer Monsieur de Lapalice. On a beau faire, rien ne m'échappe, et Madame ne reçoit le Capitaine qu'à titre de l'ami du Chevalier Bayard... Quand on ne le voit pas, il faut en parler, c'est tout simple. Allons trouver Ambroise; je ne le crains pas lui, c'est un poltron, mais éloignons ses deux garçons, le palefrenier, les laquais, le cuisinier... dispersons si bien nos ennemis, que nous restions seuls maîtres du champ de bataille... ah! voilà ma belle orgueilleuse.

SCENE III.

ISOLITE, ARTHUR.

ARTHUR.

POURRIEZ-vous me dire où est Ambroise, Mademoiselle ?

ISOLITE.

Mais probablement dans le jardin.

ARTHUR.

Est-ce que vous attendez ici quelqu'un ?

ISOLITE.

Et qui voulez-vous que j'attende ?

ARTHUR.

Allons, allons... ne vous fâchez pas... faut-il donc toujours rebuter comme cela le pauvre monde... ah ! cela n'est pas bien, cela n'est pas bien.

(*Arthur sort.*)

SCÈNE IV.

ISOLITE, *seule.*

CET homme est mon ombre. Il suffit donc de ne pas se soucier des gens pour les rencontrer à chaque pas.

SCÈNE V.

LAPALICE, ISOLITE.

ISOLITE.

QUOI ! vous voilà déjà, Monsieur ?

LAPALICE.

Oui, Mademoiselle, j'ai commis une indiscrétion, et l'on m'a donné mon congé.

ISOLITE.

Eh ! qu'avez-vous donc fait ?

LAPALICE.

Ce que tout autre auroit fait à ma place. J'aimois votre maîtresse avant qu'il fut question de la marier ; unie à Madame de Rendan, j'ai renfermé mon amour, ne pouvant parvenir à l'éteindre. Elle devient veuve, l'espoir renaît dans mon ame, j'emploie tout pour être admis auprès d'elle ; après deux ans d'attente, c'est aujourd'hui qu'elle me permet de la voir : j'arrive, que je l'ai trouvée belle ! j'étois venu bien résolu de me taire sur une passion toujours ignorée d'elle... je la regarde, je lui parle, elle me répond, ses beaux yeux s'attachent sur les miens, mon coeur palpite, ma vue se trouble, ma tête se perd, je tombe à ses pieds... je ne sais ce que j'ai dit ; car j'étois dans le délire.

ISOLITE.

La déclaration est un peu pressée.

LAPALICE.

Amour et raison, Mademoiselle, ne marchant guères de compagnie.

ISOLITE.

Et sûrement on s'est mis en colère ?

LAPALICE.

En colère, Mademoiselle ? non, on m'a plaint, on m'a consolé, et de l'air le plus touchant, on m'a fait promettre de ne reparler jamais de mon extravagance.

ISOLITE, *riant.*

Et vous appellez cela vous donner votre congé ?

LAPALICE.

Sans contredit. J'ai promis tout ce qu'elle a voulu ; mais le moyen que je tienne parole ! pour ne point fausser mon serment, il ne me reste qu'un parti, c'est de ne la revoir jamais.

ISOLITE.

Je n'aurois pas cru qu'un preux chevalier comme vous, perdit si facilement courage... Monsieur, mettez-vous à la place d'une jeune et jolie veuve, qui pleure son mari... depuis deux ans... d'une veuve regardée

dans le monde comme un prodige de tendresse, et de fidélité. Deux ans de constance pour les mânes d'un époux, songez, Monsieur, combien cela met une femme en réputation! L'orgueil se glisse par-tout, et souvent c'est par vanité qu'on remplit un engagement contracté par une indiscrétion; telle est peut-être, aujourd'hui, la position de ma maîtresse. Ira-t-elle, dès la première déclaration, renoncer aux honneurs d'une persévérance si rare dans le siècle où nous sommes. Amour, assiduité, petits soins, ménagemens délicats; le tems sur-tout, le tems, qui parvient souvent à concilier les idées les plus opposées, tout ramenera Madame, à des sentimens moins exaltés... Vous avez pour vous la raison et la nature, mettez l'amour-propre de votre parti, et je vous promets gain de cause.

LAPALICE.

Je serois de votre avis, si je n'avois pas des rivaux redoutables... On dit que le roi...

ISOLITE.

Elle n'est pas assez grande Dame pour espérer d'être un jour son épouse, elle se respecte trop pour être jamais sa maîtresse.

LAPALICE.

Je sais que Sotomayor...

ISOLITE.

Ce n'est pas celui-là que vous avez à craindre; les femmes ne s'occupent guères de ceux qui ne sont occupés que d'eux-mêmes, et l'on amuse difficilement les autres, quand on porte avec soi l'air toujours ennuyé: sa gravité, sa morgue, l'illustration de ses nobles ayeux dont il est infâtué... il emportera tout cela à Madrid.

LAPALICE.

Pour le gros Bonnivet, je ne le crois pas redoutable, ce cher Amiral a de l'esprit, de la gaîté; c'est un bon soldat, un fort honnête homme; mais il est si futile; il se permet tant d'inconséquences; ses vieilles prétentions, et sa grosse étourderie le rend, entre nous, plus ridicule que dangereux.

ISOLITE.

Il ne réussit en amour que lors qu'il garde l'incognito et qu'à la faveur des ténèbres, témoin certaine Dame à Milan ; il tourne à son profit le rendez-vous accordé à un autre... Nous aimons le grand jour, nous ! il n'est pas favorable à Monsieur l'Amiral.

LAPALICE.

Et le Chevalier Bayard ?

ISOLITE.

Madame en parle souvent.

LAPALICE, *avec un peu d'étonnement et d'inquiétude.*

Oh ! elle en parle !... et qu'en dit-elle ?

ISOLITE.

Du bien.

LAPALICE, *vivement.*

Oh ! je le crois !

ISOLITE.

Madame me demande si je suis instruite des hauts faits d'armes de Monsieur de Bayard : tout ce que je sais de ses prouesses, de sa vaillance, de sa loyauté, je les lui raconte... elle écoute avec beaucoup d'intérêt... „ Heureuse la femme qui pourra le nommer son époux..." Ces propres mots un jour sont sortis de sa bouche.

LAPALICE.

Elle a raison, Mademoiselle ; il a autant de probité que de bravoure, et c'est beaucoup dire. On n'est pas au fait de toutes les actions de sa vie ; car il est modeste, et cache le bien qu'il fait. Sa conduite à Bresse avec cette noble veuve, dont la maison alloit être livrée au pillage ; l'instant où, brave comme Scipion, il s'égaloit à lui par les désirs, et l'amour immolé à la vertu... mille autres traits enfin... je vous les conterai, vous les redirai à Madame de Rendan.

ISOLITE.

Oui, Monsieur ; je lui ferai plaisir.

LAPALICE.

Mais, parlz-lui quelquefois de moi, entendez-vous. Savez-vous quelques circonstances de ma vie ?... il y en a d'honorables...

ISOLITE.

Je ne les lui laisserai pas ignorer.

LAPALICE, *vivement.*

Mais que ce ne soit pas après lui avoir parlé de Bayard... car à côté de lui je ne me soutiendrois pas... Eh ! le voici lui-même, vous ne m'avez pas dit qu'il venoit ici ?

ISOLITE, *avec ingénuité.*

Vous ne me l'avez pas demandé.

SCENE VI.

BAYARD, ISOLITE, LAPALICE.

BAYARD

AH ! ah ! c'est vous Capitaine ?

LAPALICE.

Oui, mon brave, c'est moi-même ; toujours votre ami, à la vie et à la mort.

BAYARD, *lui prenant la main.*

Touchez-là, j'en dis autant... Bonjour ma belle Demoiselle, y auroit-il de l'indiscrétion de se présenter là-haut ?

ISOLITE.

Je ne le crois pas, Monsieur ; Madame vous voit avec trop de plaisir : je vais la prévenir que vous êtes ici, engagez-là donc à sortir de ce château solitaire, il est si triste, si triste, elle s'y ennuye, j'en suis sûre... et moi aussi : elle ne l'aura pas plutôt quitté, qu'elle vous en aura obligation... et moi aussi.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

BAYARD, LAPALICE.

BAYARD.

MADEMOISELLE Isolite n'aime pas la campagne, à ce qu'il me paroît. Mais dites-moi donc mon ami, par quel hazard nous nous trouvons tous deux à la même heure, au même instant, chez Madame de Rendan, qui ne voit personne ?

LAPALICE.

Avant de vous répondre... que pensez-vous de cette femme-là, Chevalier ?

BAYARD.

Je ne vis jamais une Dame aussi bien née, plus belle, plus aimable, plus respectable qu'elle... n'est-ce pas votre avis, Capitaine ?

LAPALICE.

Assurément... mais ne trouvez-vous pas qu'elle pleure trop long-tems le défunt ?

BAYARD.

Elle aimoit beaucoup ce pauvre Rendan.

LAPALICE.

Une année, c'est tout au plus ce qu'elle a vécu avec lui... et il y a deux ans qu'il est mort. On regrette un mari, soit; on peut le pleurer, à la bonheur... mais deux ans !

BAYARD.

Il est sûr que c'est beaucoup.

LAPALICE.

C'est trop.

ENSEMBLE.

Oh! oui, oui, c'est trop.

BAYARD.

Mais l'Amiral séchera les larmes de cette belle affligée; il l'a déjà annoncé dans le monde.

LAPALICE.

Il se fera une affaire avec Sotomayor.

BAYARD.

Je n'aime pas cet espagnol-là.

LAPALICE.

Il ne faut pas le laisser prisonnier sur parole. Il vous souvient de sa fuite à Monerville.

BAYARD.

Lui, ou moi ne seroient plus à présent, si ce bras épuisé dans Bresse par la perte de tout mon sang, eut déjà repris quelque vigueur.

LAPALICE, *vivement et avec colère.*

Il en veut à Madame de Randan; mais il pourra rencontrer des obstacles.

BAYARD, *en souriant.*

Comme vous prenez feu, Capitaine! Est-ce que vous seriez amoureux de la belle Veuve?

LAPALICE, *avec chaleur.*

J'en perds la tête.

BAYARD, *bien tranquillement.*

Et moi aussi.

LAPALICE, *fort étonné après un petit tems.*

Et vous aussi!

BAYARD.

Oui, Capitaine.

LAPALICE, *du même ton que Bayard.*

Nous voilà donc rivaux?

BAYARD.

C'est vrai.

LAPALICE.

Rivaux, et amis... car bien que vous aimez en même lieu que moi... [*Mettant la main sur son cœur.*] vous êtes toujours là.

BAYARD, *mettant vivement la main sur le cœur de la Palice.*

J'y veux rester.

LAPALICE.

Je l'espère... Y a-t-il long-tems que vous l'aimez ?

BAYARD.

Depuis que je la connois.

LAPALICE.

Je vous en livre autant. Lui avez-vous parlé souvent depuis son veuvage ?

BAYARD.

Deux fois.

LAPALICE.

Et moi, une... Avez-vous dit que vous aimiez ?

BAYARD.

Je n'ai pas osé.

LAPALICE.

J'ai été plus hardi ; mais on m'a répondu d'une manière à m'ôter toute espérance.

BAYARD.

Tant pis, car je hasarderai peut-être un jour le même aveu, et sans doute il ne sera pas reçu plus favorablement.

LAPALICE.

Si l'on en croit Mademoiselle Isolite, il ne faut pas encore se décourager ; mais promettons-nous, que celui de nous deux qui n'aura pas le bonheur de lui plaire, fera place à l'autre, et le servira, qui plus est, en bon et véritable ami. (*Regardant Bayard en face.*) J'ai bien peur de n'être que le confident de l'avanture. Plus je vous examine, plus je pense à ce que vous valez, et à ce que je vaux ; plus je m'apperçois que l'avantage n'est pas de mon côté... mais n'importe, allons toujours notre train, et convenons encore, s'il survient un troisième... et il en surviendra... que le délaissé de nous deux, sera le compagnon d'armes du tenant.

BAYARD, *lui touchant dans la main.*

Cela vaut fait... (*en riant.*) et si le roi effectivement a des prétentions, s'il y persiste ?

LAPALICE, *en riant aussi.*

Cela est embarrassant, car nous n'avons pas cent mille hommes à lui opposer, mais notre vertueuse et charmante veuve, est une de ces femmes près de qui le nom

de roi, lui seul, est un motif d'exclusion.... jurons de plus, foi de Chevalier, de nous rendre compte sous le secret... l'honneur l'exige... de tout ce qu'elle nous aura dit.

BAYARD.

Je le jure.

LAPALICE, *après un petit tems, en gaiement.*

J'ai dans l'idée que je serai votre compagnon d'armes... mais quel sacrifice ne feroit-on pas à l'amitié.... et à Bayard!... Voici Mademoiselle.

SCÈNE VIII.

BAYARD, LAPALICE, ISOLITE.

ISOLITE, *à Bayard.*

MADAME est avertie que vous êtes ici, Monsieur, elle va descendre dans l'instant.

LAPALICE, *à Bayard.*

Je crois qu'un tiers seroit de trop dans la conversation que vous allez avoir... je me retire, à votre tour, Chevalier... (*En soupirant gaiement.*) et plus de succès que moi près de la charmante veuve... je vais prier le Ciel qu'il lui donne oubli du défunt, et pitié des vivans. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

BAYARD, ISOLITE.

BAYARD.

C'EST un homme bien aimable que ce Lapalice! une franchise, une loyauté! le connoissez-vous bien, Mademoiselle?

ISOLITE.

Voici ma maîtresse. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

Mme. DE RENDAN, BAYARD.

BAYARD.

JE crains que ma visite ne soit importune, Madame, et je ne me présente qu'en tremblant.

Mme. DE RENDAN.

Vous ne vous rendez pas justice, Monsieur, asseyez vous... je suis bien flattée de vous voir... C'est à moi d'appréhender à juste titre que l'ennui qu'on éprouve avec moi...

BAYARD.

De l'ennui, près de vous, Madame!

Mme. DE RENDAN.

Hélas! entendre soupirer, sans cesse, voir toujours des larmes, n'écouter que des plaintes... cela est bien triste.

BAYARD.

Ce sont vos beaux yeux qui versent des pleurs; les plaintes sortent de cette bouche charmante, qui prête un intérêt si doux à tout ce qu'elle exprime, et vous voulez que cela n'attache pas? Ah! que n'ai-je auprès de vous un titre, quelque droit!... je vous dirois... „ Vous cherchez des consolations, et moi j'ai besoin de vous consoler: mon cœur vous est ouvert, épanchez-y vos peines; je n'aurai point de secret pour vous, pensez tout haut devant moi..." Mais cette extrême confiance, il faut la mériter; et mon tendre respect, mon attachement pour vous, éprouvés par le tems, peuvent seuls m'en rendre digne.

Mme. DE RENDAN, *vivement.*

Ah! vous l'avez, Chevalier, cette confiance; vous la méritez... J'ai refusé constamment de voir tous ceux qui se sont présentés: rien ne m'a fait changer de con-

duite, et j'en changerai bien moins sans doute à présent, que j'ai trouvé un ami, un cœur compâtissant qui s'ouvre à mes chagrins, que ne rebute point ma tristesse; qui veut bien recevoir mes larmes, et dont la sensibilité mêlera quelques charmes à la retraite éternelle que m'impose ma situation: je ne serai pas trompée avec vous comme je l'ai été.

BAYARD.

Par qui donc?

Mme. DE RENDAN.

Vous connoissez Monsieur de la Palice?

BAYARD, *vivement.*

C'est un bon soldat, un brave Chevalier; un honnête homme, un homme aimable.

Mme. DE RENDAN.

Il sort d'ici... C'est votre ami; je jugeois de lui par vous; et sur ce préjugé trop avantageux, je n'ai pas cru devoir aujourd'hui refuser de le voir... Eh bien, Monsieur de Lapalice... il m'a parlé de je ne sais quel amour; il a osé blâmer mes regrets, il condamne le projet que j'ai formé de renoncer pour jamais, au monde; il me propose de nouveaux liens; il m'accuse de cruauté, d'injustice... Ah! qu'il est mal-aisé de trouver des hommes désintéressés, qui en consolant une femme affligée n'ayent d'autres motifs que d'apporter le calme dans son ame, et dont l'amour-propre en pareil cas, ne soit pas plus ému que la sensibilité.

BAYARD, *timidement.*

Si vous lui faites un crime de son amour, vous trouverez difficilement des gens moins coupables que lui.

Mme. DE RENDAN.

Il en est, Monsieur, il en est.

BAYARD.

Très-peu, Madame, très-peu... oh! vous pouvez m'en croire.

Mme. DE RENDAN.

Comme je ne veux qu'un ami, les idées du plus grand nombre, à mon égard...

BAYARD.

Cet ami, comme vous l'entendez, ne sera pas facile à trouver, soyez en sûr... (*Commençant timidement & s'échauffant par dégré.*) Par exemple, quelqu'un que je connois, qui vous a vue, qui vous aimoit avant que l'hymen vous unit à Monsieur de Rendan... Eh bien, il a conservé cette impression puissante que vous avez faite sur son ame. Un autre avoit le bonheur de vous posséder, vous aimiez, vous étiez aimée... que de raisons pour s'efforcer à vaincre son amour !... Eh bien ! cet amour a tout surmonté, et à présent que vous êtes veuve, malgré votre douleur qu'il approuve, malgré vos résolutions qu'il respecte, il vous adore, il ne voit que vous, n'entend que vous, et ne s'occupe que de vous... Etre votre ami, voilà son unique espérance, il ne briguera que ce titre; il en remplira tous les devoirs, et se renfermant toujours dans les bornes que lui prescrit ce nom; il conservera toute sa vie, pour vous sentimens de l'amant le plus tendre.

Mme. DE RENDAN, *baissant les yeux, et dissimulant avec peine le trouble qu'elle éprouve.*

Vous connoissez cette personne ?

BAYARD.

Oui, Madame.

Mme. DE RENDAN.

Beaucoup.

BAYARD.

Infiniment.

Mme. DE RENDAN, *cherchant à reprendre un air plus libre.*

La question que je vous fais ici ne provient pas d'un mouvement de curiosité... oh ! non : je crois qu'à cet égard je suis au-dessus de tout soupçon, Mais cet homme étoit votre ami, comment n'employez-vous pas l'empire que votre raison vous donne sur son cœur pour le guérir d'une passion ?...

BAYARD.

Cela n'est pas possible, Madame; ma raison et mon

cœur sont absolument du même avis ; je ne suis pas même tenté de combattre son penchant.

Mme. DE RENDAN.

Je le plains. (*Timidement.*) C'est un homme connu!

BAYARD.

Il a tout fait pour l'être... moins par orgueil que par instinct.

Mme. DE RENDAN.

Vit-il à la Cour ?

BAYARD.

Son devoir l'y retient quelquefois.

Mme. DE RENDAN.

Est-il distingué par des marques d'honneur ?

BAYARD.

J'ignore s'il les a mérité ; mais je le connois assez pour être sûr qu'il croit ses services récompensés quand ils sont utiles à sa patrie.

Mme. DE RENDAN.

C'est un bien bel éloge... Faut-il qu'un homme comme celui-là soit malheureux ; je ne vous demande pas qu'elle est sa figure.... l'extérieur n'est rien... son coeur ?...

BAYARD.

Est bien sensible.

Mme. DE RENDAN.

Don cruel, présent funeste, et qui fait bien des infortunés !.... Puisqu'il est votre ami, je ne vous parle point de sa probité !

BAYARD.

Je le crois sans reproche.

Mme. DE RENDAN, *avec une vivacité ingénue.*

Sans reproche... C'est donc vous ?

BAYARD.

Oui, Madame.

(*Madame de Rendan baisse les yeux, et tourne Bayard du côté du buste de Monsieur de Rendan. Bayard lit la légende du tableau.*

„ Je l'aime encore. “... Je vous comprends, Madame, et je lis ma condamnation.

(*Il fait un mouvement pour se retirer, et Madame de Rendan, l'arrête par un mouvement, le fait rasseoir sans oser lever les yeux sur lui. Il continue.*)

N'imputez la témérité d'un tel aveu qu'à ma franchise qu'ont pressée vos questions... Oui, je vous aime et n'aimerai jamais que vous. Depuis le jour où je vous vis pour la première fois, je vous consacrai tous mes voeux, toutes mes pensées. Dieu, et ma patrie, vous, et l'honneur; voilà les mobiles sacrés de toutes mes entreprises, mes seuls soutiens dans les dangers, ma seule consolation dans les adversités. Votre image me suivoit au milieu des combats: elle ranimoit mon courage; elle redoubloit mes forces... Vous me guidiez, et j'étois sûr de vaincre. C'est pour vous que j'ambitionnois une haute renommée. C'est à vous, que je rapportois ma gloire, et je supportois le malheur de vous voir posséder par un autre, en ne me jugeant pas encore assez digne de vous.

Mme. DE RENDAN.

Ah! que m'avez-vous dit?

BAYARD.

Tout ce qu'éprouve mon coeur.

Mme. DE RENDAN.

Mais quel est votre espoir?

BAYARD.

Je n'en forme aucun.

Mme. DE RENDAN.

Mon époux vit dans ma mémoire, et vous savez s'il méritoit ma tendresse!

BAYARD.

Personne n'en fut plus digne.

Mme. DE RENDAN, *avec le ton de l'intérêt.*

Soyez donc votre juge et le mien. Que penseroit-on de moi après l'éclat qu'a fait mon désespoir? Que diroit-on de moi après deux ans de retraite, de deuil et de douleur, si je souffrois... qu'une main chère es-

suyât des larmes dont la bienséance, au défaut d'un sentiment plus délicat, me fait maintenant un devoir.

BAYARD.

Ah ! qu'est-ce auprès de l'amour que l'opinion d'un peuple d'indifférens !

Mme. DE RENDAN, *regardant autour d'elle.*

Je m'apperçois que nous sommes seuls... Et cet entretien...

BAYARD.

Vous déplaît, je le vois... Je n'ai pas été maître de ma raison... mais si cet aveu trop hardi ne m'exclut pas pour jamais...

Mme. DE RENDAN, *le regardant avec complaisance et d'un ton le plus doux.*

Quand... vous reverra-t-on ?

BAYARD, *avec transport.*

Ah ! le plutôt... ah jamais assez tôt au gré de mon impatience

Mme. DE RENDAN, *avec beaucoup de douceur.*

J'en aurai bien du contentement.

SCÈNE XI.

Mme. DE RENDAN, BAYARD, ISOLITE.

ISOLITE.

DON Alonzo de Sotomayor demande à être admis auprès de vous : j'ai beau lui représenter que Madame ne reçoit personne, paroles inutiles, vous allez le voir dans l'instant.

Mme. DE RENDAN, *vivement.*

Je le veux éviter, sortez, Monsieur, sortez... qu'il ne vous rencontre pas, s'il est possible.

ISOLITE.

Monsieur ne peut s'en aller à présent, Madame, il

seroit vu par Monsieur de Sotomayor. Le jardin seul lui offre une retraite.

Mme. DE RENDAN.

Entrez-y, Chevalier, et n'en sortez que quand cet importun sera retiré.

BAYARD, *bien tendrement.*

J'obéis... n'oubliez pas le dernier mot que vous m'avez dit.

Mme. DE RENDAN, *feignant de chercher dans sa mémoire.*

Quoi donc ?

BAYARD.

Ne l'oubliez pas... (*Imitant la tendresse avec laquelle Madame de Rendan a prononcé ce mot.*) „ J'en aurai bien du contentement. "

Mme. DE RENDAN, *tendrement.*

Adieu, Chevalier Bayard... (*Ferme.*) Isolite, faites en sorte que Monsieur de Sotomayor s'éloigne de ces lieux au plus vîte, et suppliez-le de vouloir bien, à l'avenir, supprimer ses visites.

(*Elle sort par la même porte que Bayard; mais on l'apperçoit dans le jardin, et Madame de Rendan monte un escalier placé sur la gauche, et qui conduit à ses appartemens.*)

SCENE XII.

ISOLITE, *seule.*

MADAME, vient de dire au Chevalier Bayard... un adieu... qui me paroît donner l'exclusion à tous ceux qui ont des desseins sur elle.

SCENE XIII.

ARTHUR, ISOLITE.

ARTHUR.

EH bien ! Mademoiselle, venez donc rendre réponse au Seigneur Alonzo de Sotomayor. Il s'impatiente d'attendre.

ISOLITE.

Votre protégé n'est pas heureux, Monsieur Arthur ; comme je n'ai qu'une mauvaise nouvelle à lui annoncer, chargez-vous-en vous même. Madame ne veut pas le recevoir, et le supplie de vouloir bien à l'avenir, supprimer ses visites. Elle est plus que jamais détérminée à ne recevoir personne : dites-le lui bien... *(Appuyant.)* bien, entendez-vous? Ce petit échantillon de vos services ne vaudra pas, je le sais, les petits échantillons de fortune qui vous avoient mis au goût de lui être utile... mais que sait-on... Vous avez du génie, vous tirerez peut-être encore parti de cela.

(Elle sort.)

SCENE XIV.

ARTHUR, *seul.*

C'EST bien ce que je me propose... Déterminée à ne voir personne... *(Allant à la porte du jardin, & appercevant Bayard que l'on voit s'y promener.)* Eh ! le voilà... je savois bien qu'il ne pouvoit pas être sorti... *(Revenant sur le devant de la Scène.)* Mais ces gens-là me prennent donc pour un sot !... ah, je leur ferai voir le contraire.

SCENE XV.

SOTOMAYOR, ARTHUR, *ouvrant la porte. Sotomayor se présente sur le seuil.*

ARTHUR.

PARDON, Seigneur, si je vous ai fait attendre ; mais Mademoiselle Isolite ...

SOTOMAYOR.

Eh bien! veut-on me voir ?

ARTHUR.

On m'a chargé de la part de Madame, d'obtenir de Monsieur, qu'il veuille bien à l'avenir, supprimer ses visites.

SOTOMAYOR.

Supprimer mes visites ?...

ARTHUR.

Ce n'est pas là, comme vous le voyez, un acheminement à vous épouser.

SOTOMAYOR.

L'obstination de cette femme est bien singulière, bien injurieuse ! mais elle est donc déterminée à finir ses jours dans une retraite absolue... à ne recevoir qui que ce soit ?

ARTHUR, *en souriant méchamment.*

Ah ! pour ce qui est de ne recevoir personne...

SOTOMAYOR.

Eh bien ?

ARTHUR.

Madame n'a point fait ce serment là, pour tout le monde.

SOTOMAYOR, *avec colère.*

Il y a des exceptions ?...

ARTHUR, *avec un souris malin.*

Oui, Monsieur.

SOTOMAYOR.

Ah, ah!... Quels sont donc les mortels favorisés?.. Le Roi, sans doute... je sais ses projets... ce ne peut être que le Roi, je ne connois que lui... qui par son rang du moins, ait quelque titre pour le disputer à Sotomayor.

ARTHUR.

Ce n'est pas le Roi... il n'est pas plus heureux que vous; mais il existe un rival plus dangereux, je vous en avertis.

SOTOMAYOR.

Nommez-le donc ?

ARTHUR.

Le Chevalier Bayard.

SOTOMAYOR, *avec dédain.*

Et vous appelez cela un rival dangereux ?...

ARTHUR.

Ecoutez donc... Dès qu'il s'est présenté pour avoir l'honneur de voir Madame, il a été admis auprès d'elle.

SOTOMAYOR.

Qu'elle injure pour moi !

ARTHUR.

Il est plus favorisé que le Roi.

SOTOMAYOR.

A la bonne heure... mais que j'aie été refusé ?

ARTHUR.

Et au moment où je vous parle, il est encore ici.

SOTOMAYOR, *avec vivacité.*

Il est ici ? chez Madame de Rendan ?

ARTHUR.

Non, Seigneur, quand on vous a annoncé, ils se sont séparés, Madame est remontée dans son appartement, et comme vous étiez-là; et que pour sortir, il falloit nécessairement passer devant vous, j'ai entendu Madame dire au Chevalier Bayard, d'entrer dans le jardin, et d'attendre, pour se retirer, que vous vous soyez éloigné tout-à-fait.

SOTOMAYOR, *avec une rage concentrée.*

Je vais le rejoindre... il faut que je le félicite de son bonheur.

ARTHUR, *le retenant.*

Ah Monsieur, ne faites point d'éclat, vous me perdriez; on ne pourroit douter que je vous ai tout dit; vous me perdriez, et vos affaires n'en seroit pas plus avancées.

SOTOMAYOR.

Pourrai-je maîtriser ma fureur?...

ARTHUR.

Modérez-vous, Seigneur; souvenez-vous de vos conventions, songez que tout est prêt à réussir au gré de vos désirs, songez qu'avant peu l'objet de votre amour va se trouver en votre pouvoir, et qu'après l'éclat d'une telle avanture, le seul parti qui lui reste: est d'accepter votre main, et le nom de votre épouse... Mais voici Monsieur l'Amiral.

SCÈNE XVI.

ISOLITE, SOTOMAYOR, L'AMIRAL BONNIVET, LAPALICE, ARTHUR.

BONNIVET, *à Isolite qui veut l'empêcher d'entrer.*

JE veux la voir, vous dis-je, et je la verrai, c'est décidé... Ah! ah! c'est vous, Seigneur Alonzo!

SOTOMAYOR.

Oui, Monsieur l'Amiral, c'est moi-même.

BONNIVET.

Sans doute, vous désirez comme moi, d'être admis auprès de Madame de Rendan!

SOTOMAYOR.

Vous l'avez deviné!

BONNIVET.

Est-ce que cette charmante veuve auroit aussi triomphé de votre indifférence.

SOTOMAYOR.

Quel intérêt avez-vous à connoître mes sentimens ?

BONNIVET.

Pas d'autre que celui qu'inspire naturellement un compagnon d'infortune... Oui, mon cher Seigneur, c'est le mot ; si vous avez des vues sur Madame de Rendan... car aussi bien que moi, mon brave Gentil-Homme, c'est de l'amour en pure perte. Et comment voulez-vous la toucher en faveur des sentimens qu'elle inspire, elle est inabordable.

SOTOMAYOR.

Oh ! tout le monde, Monsieur l'Amiral, n'a pas comme vous et moi, le malheur de n'en pouvoir approcher.

LAPALICE.

Plaît-il Monsieur ?

BONNIVET.

Comment, morbleu, il y auroit des gens privilégiés ? cela n'est pas possible : s'il y avoit quelqu'un de reçu, je serois admis.

SOTOMAYOR.

Demandez au Chevalier Bayard, qui se promene actuellement dans le jardin, si personne n'a le bonheur de voir Madame de Rendan ? Il est en droit de vous répondre qu'il y a des exceptions.

BONNIVET.

Le Chevalier Bayard est-là ? dans le jardin ?

LAPALICE.

Etes-vous sûr de ce que vous avancez, Monsieur ?

SOTOMAYOR.

Il y est... par ordre exprès de Madame de Rendan... il attend, pour sortir, que j'ai enfin pris le parti de m'en aller.

ISOLITE.

O le méchant homme !

LAPALICE.

Vous me permettrez, Monsieur, de vous dire que la chose est bien douteuse. S'il étoit effectivement dans le

jardin, et qu'il eût envie d'en sortir, ce n'est pas votre présence qui pourroit l'en empêcher. Dans toutes ses actions il n'a jamais craint les témoins.

SOTOMAYOR, *faisant un pas comme pour aller au jardin.*

Ah! puisqu'il faut vous en convaincre...

BONNIVET.

Arrêtez, Monsieur, nous ne le souffrirons pas; Madame de Rendan depuis son veuvage n'a reçu personne encore.

SOTOMAYOR.

Excepté le Chevalier Bayard qui est là, et qui, lorsque je l'en prirai, ne refusera pas de paroître.

LAPALICE, *l'arrêtant fièrement.*

Monsieur... s'il est vrai que Bayard soit dans ce jardin, et s'il y est de l'aveu de Madame de Rendan, la crainte de la compromettre peut seule l'y retenir, et si vous ne respectez pas un brave homme, un bon chevalier que j'aime, et que tout le monde estime, respectez du moins une femme noble, belle, vertueuse, dont vous devriez être l'appui, et non l'accusateur.

SOTOMAYOR.

Vous m'ouvrez les yeux, Monsieur, c'étoit pure vision de ma part.. (*il ouvre la porte du jardin, et d'une voix élevée.*) Je vous demande pardon de vous avoir soupçonné, Chevalier; certainement si vous étiez-là, vous ne craindriez point de paroître... non, Monsieur Bayard n'y est point... je me suis trompé...

(*Arthur s'est sauvé quand il a vu la querelle s'échauffer.*

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, BAYARD.

BAYARD.

NON, Monsieur de Sotomayor, vous avez bien vu, et l'on vous a dit vrai... J'y étois.

SOTOMAYOR.

Eh bien, Amiral ?

BONNIVET.

Je vous jure, Bayard, que je ne vous croyois point ici... Mais par quelle aventure ?

BAYARD.

Par une aventure fort naturelle. Vous désirez voir Madame de Rendan, je le désire aussi, et malgré l'inutilité de mes démarches...

SOTOMAYOR, *riant malignement.*

Malgré l'inutilité !

BAYARD.

Oui, Don Alonzo. Que signifie l'ironie de ce sourire ?

BONNIVET.

Cela signifie, que vous prenez tout deux une peine infructueuse... Elle met à cela de l'entêtement, de la singularité. Vous concevez bien qu'il n'est pas naturel de pleurer un mari pendant deux ans. Elle veut passer pour une femme extraordinaire... Mais croyez qu'au fond de l'ame elle seroit enchantée qu'on lui fournit de bonnes raisons pour se consoler... et je m'en charge, moi. Un quart d'heure seulement d'entretien avec elle, et je la rends à la société... Vous n'entendez rien à tout cela vous autres ?

LAPALICE, *en riant.*

Ah, mon cher Amiral, nous n'avons jamais douté de votre talent.

SOTOMAYOR, *avec un souris amer.*

Mais vous comptez un peu plus sur votre adresse, Monsieur Bayard ?

BAYARD, *sèchement.*

Je ne suis point adroit, je suis franc.

BONNIVET.

Ecoutez donc, en fait de talent... On ne m'a jamais accusé d'en manquer... sur-tout auprès des femmes. On a sur son compte quelques aventures assez brillantes pour... Enfin, il suffit, il faut être modeste... Que je voie Madame de Rendan seulement, et j'y parviendrai sans doute.

SOTOMAYOR, *toujours avec ironie.*
Vous êtes plus avancé que nous, Chevalier, avouez le ?

BAYARD, *retenant sa colère.*
Vous me pressez vivement, Monsieur.

SOTOMAYOR.
Pour un Français, vous êtes trop discret... Allons livrez-vous donc un peu au caractère national... Pourquoi ne pas convenir d'un bonheur, qu'on ne doit qu'à son mérite ?... Avouez-donc ?

BAYARD, *pâlissant de colère.*
Je suis chez Madame, de Rendan.

BONNIVET.
Et moi aussi j'y suis, et je n'en sors pas que je ne l'aie vue.

SOTOMAYOR, *à Bayard d'un air de mépris.*
Si vous étiez ailleurs ?

BAYARD, *d'une voix étouffée.*
Ma réponse seroit précise. (*A ce mot Isolite sort toute effrayée par la porte du jardin.*) Au reste, l'occasion ne vous manquera point autre part...

BONNIVET.
L'occasion ? j'ai su me la ménager, moi, et je la saisirai en dépit de Madame de Rendan, en dépit de tous les jaloux, en amour comme en guerre, il n'y a souvent qu'un instant, et personne n'ignore que je sais le mettre à profit.

SOTOMAYOR.
Vous n'êtes pas seul en possession de ce mérite-là, Monsieur, n'est-il pas vrai, Chevalier Bayard.

BAYARD, *perdant patience.*
Oui, Sotomayor, je vous l'ai prouvé, lorsque sous les murs de Monervine, je vous fis prisonnier ; lors qu'au mépris de votre parole, vous vous échapâtes, et lorsque je vous repris après vous avoir une seconde fois vaincu... Ce fut l'affaire d'un moment...

SOTOMAYOR, *d'une voix étouffée par la colère.*
Cela suffit.

BAYARD, *de même.*

J'y compte.

BONNIVET.

Eh bien, eh bien, du bruit, de l'éclat; beau moyen de se faire aimer! Que ne m'imitez-vous? C'est de l'adresse qu'il faut. J'ai des intelligences par-tout, moi, et... (*Montrant le jardin.*) c'est-là que doit se trouver l'ennemi, je l'assiège.. mes troupes n'attendent que le signal, j'ai déjà pénétré dans les lignes.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, AMBROISE.

AMBROISE, *à l'Amiral du fond du théâtre.*

ST, st, st, st.

BONNIVET.

Et voilà mon Aide-de-camp... le Jardinier de la maison.

AMBROISE, *du fond du théâtre et l'air très-affairé.*

Elle est là qui se promène...

BONNIVET.

Madame de Rendan?

AMBROISE.

Elle est avec Mademoiselle Isolite qui l'y conte queuque chose, et qui a l'air toute échauffée.

(*Bayard jette sur Sotomayor un regard terrible.*)

BONNIVET.

Et nos gens sont-ils placés!

AMBROISE, *s'approchant.*

J'ai fait entrer tout le bataclan... [*Il fait des attitudes ridicules.*] De petits Messieurs, qui font comme ci, de petites Demoiselles qui font comme ça... [*Haussant les bras.*] et des ménétriers qui font déjà comme ça... Oh! comme ign'y en a... y sont cachés dans les bosquets, derrière les charmilles, au mitan de l'orangerie; une bande par ici, et une autre troupe par

ilà, c'est pis qu'une noce, et tout ça vous est bariolé... [*Se frottant les mains*] Gn'y a dans le nombre quelques petits minois de filles qui sont bin gentilles; mais gn'y a aussi des figures... Ah que ça fait trembler !...

BONNIVET, *éclatant de rire.*

Ce sont mes Bohémiens...

BAYARD.

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

LAPALICE.

Peut-on savoir...

SOTOMAYOR.

Sera-t-il permis...

BONNIVET, *gaiement.*

C'est que vous ne savez pas ce dont je suis capable. Passez au jardin, vous serez bien surpris... passez, passez, je vois qu'il est difficile de rien imaginer de plus galant.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente le jardin de Madame de Rendan ; elle arrive couverte de son voile, une main dégantée ; elle fuit Bonnivet qui court après elle : Bayard paroît dans l'enfoncemet : Lapalice lui montre l'Amiral poursuivant la belle veuve. A l'instant où elle descend vers les rampes, sortent de derrière des charmilles et du fond des bosquets, des Pastres, des Bergers, et des Ménétriers jouant de la flûte, du hautbois, de la musette etc.

SCENE PREMIERE.

Mme. DE RENDAN, BONNIVET, ensuite SOTOMAYOR, et ARTHUR.

Mme DE RENDAN.

AH! Monsieur l'Amiral c'est une audace dont je ne vous aurois jamais cru capable.

BONNIVET.

Oui, Madame, je suis un audacieux, les femmes m'en ont toujours accusé. Mais quoi que vous en disiez, je suis sûr que la fête que vous venez de voir, n'a pas pu vous déplaire, c'est l'amour seul qui m'en a donnée l'idée, et . . .

Mme. DE RENDAN.

C'en est assez, Monsieur ; je n'en veux pas entendre davantage. Vous devez être satisfait... j'ai porté la complaisance au-de-là des bornes que vous-même auriez pu me prescrire. Permettez-moi de me retirer, et sur-tout à l'avenir, n'oubliez pas que la veuve de Monsieur de Rendan méritoit peut-être de vous plus d'égards ; le véritable amour s'annonce par le respect ; celui que

l'audace accompagne révolte une femme au lieu de l'attendrir. [*Elle sort.*]

BONNIVET.

Non, je ne vous quitterai pas comme cela, vous entendrez ma justification. (*Il la suit.*)

ARTHUR.

Nos gens sont placés : ils n'attendent que le signal. Vos rivaux éloignés, la victoire est à nous.

SOTOMAYOR, *passant devant Arthur, lui dit :*

Sers mon amour et ma fureur.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

ARTHUR, *seul.*

J'AI dispersé les domestiques de la maison, et tout doit réussir. Non, non, le Chevalier Bayard ne convient point à ma maîtresse ; des vertus, de la naissance ! une grande réputation, tout cela est fort bon... mais il y faudroit joindre aussi l'opulence ; c'est elle qui fait valoir tout le reste.

SCENE III.

AMBROISE, ARTHUR

AMBROISE.

DITES-MOI donc vous, où qu'est fourré tout le monde dans ste maison ?

ARTHUR.

Est-ce que Madame veut parler à quelqu'un ?

AMBROISE.

Non, pargoi, c'est moi qui me lasse de ne trouver personne à qui parler.

ARTHUR.

Et qu'avez-vous à dire ?

AMBROISE.

C'est que je veux avoir main-forte

ARTHUR.

A propos de quoi ?

AMBROISE.

A propos d'une troupe de bandits qui rodent autour de la maison, et de quatre ou cinq grands coquins qui ont trouvé moyen de se glisser dans not jardin.

ARTHUR, *à part.*

Ouf, tout est découvert... (*haut.*) Est-ce que vous êtes fou ? et quel pourroit être leur dessein ?

AMBROISE.

Ma foi je n'en sais rien, et c'est pour m'en instruire, sans craindre d'accident que je cherche par-tout une escorte. Où diable sont-ils tous fourrés ? Robert, Antoine, Philippe...

ARTHUR.

Ne criez donc pas comme cela, vous allez jetter l'effroi dans toute la maison... Je gage que j'ai deviné... Oui, sûrement voilà le fait... Vous dites que le Chevalier Bayard est amoureux de Madame de Rendan ?

AMBROISE.

Ecoutez donc, il pourroit faire plus mal.

ARTHUR.

Et vous supposez que Madame ne le voit pas avec indifférence ?

AMBROISE.

Ça y ressemble.

ARTHUR.

Je parie que le Chevalier Bayard est fâché que l'Amiral Bonnivet l'ait prévenu dans l'idée de cette petite fête galante arrangée pour notre belle maîtresse...

AMBROISE.

Je crois, morgué que vous avez raison.

ARTHUR.

Madame a paru voir de mauvais oeil les attentions de Monsieur l'Amiral.

AMBROISE.

Oui, je me suis apperçu qualle leux faisoit la grimace.

ARTHUR.

C'est qu'il lui déplaisait qu'un autre se fut avisé d'une galanterie, dont elle auroit été charmé de savoir gré à celui qu'elle distingue.

AMBROISE.

Il semble que vous lisiez dans sa pensée.

ARTHUR.

Le Chevalier Bayard n'a pu se dissimuler, et l'humeur de Madame, est le motif qui l'a fait naître ; en conséquence, il lui ménage à son tour quelque surprise agréable, et les gens qui rodent autour de la maison, ceux qui se sont introduits dans le jardin, ne peuvent être que des personnes proposées par lui pour l'exécution de ce dessein.

AMBROISE.

Voyez-vous ! eh bien, je n'ai pas deviné çà, moi... Ah ! queu pauvre esprit je suis à côté de vous !

ARTHUR.

J'ai vu le Chevalier parler bas à Mademoiselle Isolite.

AMBROISE.

Je l'ai vu aussi, moi.

ARTHUR.

De quoi lui parloit-il ? de la petite fête que de son côté il prépare à notre maîtresse ?

AMBROISE.

Certainement, il ne pouvoit lui parler que de çà.

ARTHUR.

D'après cela vous concevez qu'il faut se taire, avoir l'air de ne se douter de rien... parce que vous concevez bien, Ambroise... Le mérite... l'agrément de ces bagatelles ne consistent que dans la surprise... Allez chez vous, tenez-vous bien tranquille, ne parlez à qui que

ce soit de ce que vous avez vu, et de ce que vous savez... Le mystère, mon ami, le mystère, c'est ce qui donne du prix aux moindres choses.

AMBROISE.

D'ailleurs, tout ce micmac-là, ne tardera pas à se débrouiller ; car de dessus la terrasse, j'ai vu le Chevalier Bayard sur la grande route. Il venoit de ce côté-ci, quand il a été abordé par Monsieur d'Imbercourt et par trois ou quatre hommes d'armes de sa connoissance... Je suis sûr que dès qu'il sera débarrassé, il ne fera qu'un saut jusqu'ici.

ARTHUR.

Il vient... vous l'avez vu ?.... (*A part.*) Autre embarras.

AMBROISE.

Il ne peut tarder trop long-tems.....

ARTHUR, (*à part.*)

Après tout il ne restera pas toute la journée chez Madame... (*Haut.*) Allez mon cher ami, rentrez chez vous, et sur-tout empêchez votre femme d'en sortir. Les femmes... on les fait bien parler quand on veut : mais on ne les fait pas taire à volonté, et si la vôtre s'apercevoit....

AMBROISE.

Alle.... Ah, morgué ! je voudrois bien qu'alle s'avisit de jaser, quand il me plaît qu'alle se taise. Je suis le maître afin que vous le sachiez, et lorsque enfin... Suffit...

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ARTHUR. (*Seul.*)

NOus venons de l'échapper belle. Cependant je ne suis point tranquille.... Mais, n'est-ce pas la voix de

Madame... Oui ! l'Amiral s'en va... Elle vient ici... Eloignons-nous, et guêtons l'instant favorable.

(Il sort sans être vu.)

SCÈNE V.

MADAME DE RENDAN, ISOLITE.

Mme. DE RENDAN.

L'AUDACE, et l'étourderie de l'Amiral ont-elles assez éclatées ? avez-vous vu, Mademoiselle, l'air de confiance de cet homme extravagant ; on eut dit qu'il étoit assuré de mon coeur.

ISOLITE.

Il est vrai qu'il avoit toute la sécurité de l'amant le plus heureux.

Mme. DE RENDAN.

Que je n'entende jamais parler de ce jardinier assez vil pour se laisser séduire. Lui seul, a pu introduire chez moi ce peuple d'insensés ; congédiez cet homme intéressé, et que je ne le voie jamais.

ISOLITE.

Ah ! Madame, ce pauvre Ambroise est un malheureux chargé de famille... L'appât de l'or que l'on a fait briller à ses yeux, a tenté sa pauvreté : il n'étoit question, à ce qu'on lui disoit, que de procurer quelque dissipation à Madame. C'est un honnête homme, un peu simple, et qui en se prêtant à ce qu'on exigeoit de lui n'a pas cru manquer à ses devoirs : sa femme, ses enfans, lui-même, que voulez-vous qu'ils deviennent, si vous les abandonnez.

Mme. DE RENDAN.

Qu'il reste, puisque vous le voulez... Mais doublez ses gages, afin qu'à l'avenir la pauvreté ne le force pas de céder à la séduction.

ISOLITE, *baisant la main de Madame de Rendan.*

Madame est la bonté et la générosité même.

Mme. DE RENDAN.

Quand Monsieur Bayard est sorti, vous lui avez dit que je voulois lui parler.

ISOLITE.

Oui, Madame.

Mme. DE RENDAN.

Ce que vous m'avez raconté dans le jardin, m'inquiète... Leur altercation a donc été violente?

ISOLITE.

Il n'en faut accuser que Monsieur de Sotomayor.

Mme. DE RENDAN.

Il auroit oublié qu'il étoit chez moi?

ISOLITE.

Monsieur Bayard seul s'en est ressouvenu, et l'a vainement rappelé à son adversaire.

Mme. DE RENDAN.

Ah Dieu! après l'indiscrétion de Bonnivet, il ne faudroit plus que cet éclat pour me mettre au désespoir.

ISOLITE.

Voici Monsieur Bayard.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

BAYARD, Madame DE RENDAN.

BAYARD.

JE n'ai pu me débarrasser plutôt des importuns attachés à mes pas, Madame; j'ai cru qu'Imbercourt que je viens de rencontrer ne me quitteroit jamais. Il m'a

tenu des discours auxquels j'avoue n'avoir pu rien comprendre ; enfin ils m'ont laissé libre, et j'accours vers vous, pénétré de tout ce qui vient de se passer.

Mme. DE RENDAN.

Que pensers-t-on d'une démarche aussi singulière que celle de l'Amiral. A quoi m'expose l'étourderie d'un homme inconséquent ? On va s'imaginer que je me prête à ses vues. . . Oui ! Monsieur, l'on ne croira jamais qu'un homme ait l'audace de faire un si grand éclat sans l'approbation, au moins tacite, de celle qui en est l'objet.

BAYARD.

Eh ! Madame, Bonnivet n'est-il pas connu ? en fait d'étourderie, est-ce là son coup d'essai ? sa réputation met la vôtre à couvert.

Mme. DE RENDAN.

Ce n'est encore-là, que le moindre de mes chagrins. Est-il vrai, Monsieur, que Sotomayor est ici, et que sans respect pour ma maison, il se soit emporté à des excès ? . . .

BAYARD.

Aucuns, Madame, aucuns... Il est violent, ombrageux... Je l'ai fait souvenir qu'il étoit chez vous... et tout a été dit.

Mme. DE RENDAN.

Non, Chevalier, non, tout ne l'est pas : de l'air dont vous me l'assurez ; vous me faites frémir... A-t-il tenu quelques discours injurieux ?... ne me cachez rien. Sur quoi s'est donc enflammé cet esprit soupçonneux ? est-ce de moi qu'il se plaint ? suis-je pour quelque chose dans les raisons qui l'aigrissent ?

BAYARD.

Ne vous allarmez point, Madame ; qu'importe les motifs qu'il croit avoir de se plaindre, si ces motifs sont tous déraisonnables ? Vous voyez que je suis tranquille, vous pouvez l'être autant que moi.

Mme. DE RENDAN.

Il aura su, Monsieur, que je vous reçois chez moi. Son coeur jaloux, son esprit défiant auront tiré de cette espèce de prédilection des conséquences dont l'idée seule me met au désespoir... et que seroit-ce, grand Dieu! s'il s'étoit hasardé contre vous à des emportemens!... Vous me cachez la vérité, Chevalier.... L'offense est peut-être, de nature à ne se laver que dans le sang... Si cela étoit... après un éclat aussi affreux, pour ma réputation; aussi cruel, pour mon coeur, je n'aurois plus qu'à mourir.

BAYARD.

Madame, encore une fois, soyez tranquille. Quel reproche, Sotomayor, seroit-il en droit de me faire? Vous avez la bonté de m'admettre chez vous; mais Lapalice jouit du même honneur.

Mme. DE RENDAN, *d'un ton moins agité.*

Il est certain que cela détruit du moins l'idée d'une préférence exclusive... Mais s'il sait vos sentimens pour moi?....

BAYARD.

Peuvent-ils être un crime à ses yeux? N'appartient-il qu'à lui de connoître ce que vous valez.

Mme. DE RENDAN.

De quoi ne fait-on pas un crime à son rival?

BAYARD.

Ah! s'il me faisoit celui de vous plaire... Que je m'estimerois heureux!

Mme. DE RENDAN.

Que je serois à plaindre!

BAYARD.

Vous, Madame!

Mme. DE RENDAN.

Je ne veux qu'un ami.

BAYARD.

En est-il de meilleur que l'amant le plus tendre?

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ISOLITE.

ISOLITE.

IL y a là, des étrangers qui demandent à parler à Madame.

Mme. DE RENDAN.

Me permettez-vous de les recevoir?

BAYARD.

Ordonnez, Madame, ordonnez.

Mme. DE RENDAN.

Faite entrer.

BAYARD.

Souffrirez-vous que je passe dans cet appartement jusqu'à ce que ces femmes se soient retirées?

Mme. DE RENDAN.,

Ne vous ennuyerez-vous pas?

BAYARD.

Est-ce que votre image ne me suit pas par-tout!

(Il se retire dans un cabinet.)

SCÈNE VIII.

UNE DAME BRESSANE, SES DEUX FILLES, Madame DE RENDAN.

LA BRESSANE.

EXcusez des étrangères, Madame, qui ne connoissant personne ici, ont osé espérer de votre bonté, que vous ne refuserez pas de leur être utile.

Mme. DE RENDAN.

Vous m'avez rendu justice, Madame; mais ce n'est point bonté, c'est devoir. Y auroit-il de l'indiscrétion à demander qui vous êtes?

LA BRESSANE.

Je suis veuve d'un militaire, qui mourut en défendant sa patrie contre vos compatriotes armés pour la détruire... Bresse m'a vu naître. Bresse, qui, malgré l'expérience et le courage de nos guerriers, a succombé sous la valeur des vôtres.

Mme. DE RENDAN.

Et ces Demoiselles?

LA BRESSANE.

Ce sont mes filles.

Mme. DE RENDAN.

Elles joignent à la beauté cet air de candeur qui la rend encore plus intéressante; sans doute, les malheurs attachés à la guerre, la perte de votre époux, et les calamités affreuses qui dévastent une ville prise d'assaut, ont détruit votre fortune, et vous contraignent à chercher ici des secours?...

LA BRESSANE.

Ce n'est pas le besoin qui nous amene ici, Madame, c'est la reconnoissance; un homme généreux, un digne et brave Chevalier, blessé pendant l'assaut, et porté dans ma maison, lorsque Bresse entière étoit livrée au pillage, sauva mes jours, nos biens, et l'honneur, plus précieux que la vie, à ces deux enfans; je n'ai pu m'acquitter envers notre libérateur; et je viens aujourd'hui satisfaire à la dette de mon coeur.

Mme. DE RENDAN.

Une reconnoissance si rare et si respectable fait votre éloge, Madame, et le panégyrique de celui qui vous l'a inspiré; mais en quoi puis-je vous être utile, à son égard, et comment me connoissez-vous?

LA BRESSANE.

Par ce que ce brave homme sembloit oublier ses souffrances, en prononçant votre nom, Madame.

Mme. DE RENDAN, *avec étonnement.*

Mon nom!

LA BRESSANE.

Belle Rendan, disoit-il, mes biens, mon sang, ma vie, sont pour Dieu, pour l'honneur, et pour vous.

L'AINÉE DES FILLES.

Vous avez vu des Belles, continuoit-il, en nous adressant la parole : eh bien, celle que je vous nomme, celle qui soutient mon courage, est plus belle que tout ce que vous avez pu voir... Il ne nous a pas trompées.

Mme. DE RENDAN.

Ah! cessez...

LA CADETTE.

Mais, trois choses l'emportent encore sur sa beauté, poursuivoit ce brave et bon Chevalier, c'est sa vertu, son esprit, et son cœur.

LA BRESSANE.

Elle ignore mes sentimens, jamais elle ne le payera de retour : mais on est plus heureux d'aimer Madame de Rendan, même sans espérance, qu'on ne le seroit, assuré de l'amour, et comblé des faveurs d'une autre : c'est ainsi que pour charmer ses peines, s'exprimoit devant nous le tendre et généreux Bayard.

Mme. DE RENDAN, *avec un sentiment qui tient de la joie, et de l'étonnement.*

Monsieur Bayard... (*Avec vivacité.*) Quoi c'est lui qui vous disoit... (*S'arrêtant comme ayant trop dit.*) Ah! si je puis vous obliger, ne m'épargnez pas... Combien votre reconnoissance vous rend estimable à mes yeux... (*Avec intérêt.*) Il étoit donc blessé grièvement?

LA BRESSANE.

Percé d'un coup de lance vers la poitrine, au défaut de la cuirasse, affoibli par la perte de son sang, sa blessure étoit dangereuse. Mais ces deux jeunes filles, formées dès leur enfance, à des connoissances utiles, ont rendu bientôt à la vie le meilleur et le plus vertueux des guerriers.

Mme. DE RENDAN, *avec sentiment et prenant les mains des deux Bressanes.*

Vos généreuses mains ont sauvé un homme bien cher... à sa patrie, à sa famille, à ses amis... Que la Beauté est respectable et touchante, quand elle ne brave le spectacle affreux des douleurs et de la mort, que pour consoler et secourir des victimes si noblement dévouées! Et vous voulez voir celui que vos bienfaits ont rendu si cher?

LA BRESSANE.

Dès que les circonstances nous l'ont permises, éloignement, peines, fatigues, rien ne nous a retenues. Ces deux enfans pénétrés comme moi d'estime et d'admiration pour notre loyal ami, se faisoient une fête de ce voyage; leur gaieté, leur résolution soutenoient mon courage. Je suis vieille, j'approche du terme fatal... mais je mourrai contente, si je puis voir encore une fois mon bienfaiteur, et déposer à ses pieds un foible tribut de la reconnoissance. J'ai pensé que celle qu'il nommoit sans cesse, que cette Madame de Rendan, si respectueusement adorée du Chevalier Bayard, faciliteroit à de pauvres étrangères, le bonheur d'arriver j'usqu'à lui.

Mme. DE RENDAN.

Le hasard vous favorise, Mesdames, le Chevalier Bayard étoit avec moi quand vous vous êtes fait annoncer: il a passé dans cet appartement pour me laisser la liberté de vous recevoir: je ne le priverai point du plaisir que vous lui préparez... vous parlez de votre reconnoissance, il vous persuadera que c'est lui seul qui vous en doit... [*Elle ouvre la porte du cabinet.*] Venez, Monsieur, venez, et remerciez moi, je vais vous procurer un bien heureux moment. (*Bayard sort du cabinet.*) Reconnoissez-vous ces Dames?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, BAYARD.

BAYARD.

EH! c'est ma noble, ma généreuse Bressane, ce sont mes deux anges consolateurs! (*A Madame de Rendan.*) Si je les connois!... ah! Madame, je leur dois l'air que je respire. [*Embrassant la mère.*] Mais par quel miracle?...

LA BRESSANE, *dans les bras de Bayard et l'embrassant avec la plus grande tendresse.*

Ah! Monsieur Bayard!... Monsieur Bayard!

BAYARD, *pleurant et la pressant contre sa poitrine.*

Ma bienfaitrice! ma bienfaitrice!... (*A Madame de Rendan.*) Si vous saviez... Ah! vous aviez bien raison, voilà un heureux moment pour moi!

LA BRESSANE.

Vous pleurez?

BAYARD.

Je n'en rougis pas... Elle sont bien douces ces larmes-là... (*A Madame de Rendan en lui montrant les deux filles.*) Avez-vous rien vu d'aussi intéressant... et d'une douceur, d'une bonté... de coeur purs comme le vôtre, Madame.

LA BRESSANE, *à ses enfans qui pleurent et qui se taisent.*

Eh bien, mes enfans... (*A Bayard.*) C'est le saisissement, c'est la joie qui les empêchent de s'exprimer.

BAYARD.

Quel sujet vous a fait quitter Bresse? Qui vous amène en France?

LA BRESSANE, *en serrant la main de Bayard et la mouillant de ses larmes.*

L'amitié... le devoir... la reconnoissance.

BAYARD, *à Madame de Rendan en prenant la Bressane dans ses bras.*

Elle pleure aussi cette chère femme.... (*A la Bressane.*) Avez-vous besoin de moi ?

LA BRESSANE.

Oui.

BAYARD, *vivement.*

Parlez, parlez, que puis-je faire pour vous ?

LA BRESSANE.

Beaucoup, beaucoup.

BAYARD.

Dites.

LA BRESSANE.

Nous jouissons d'une fortune peu considérable ; mais honnête, mais suffisante pour assurer à ces deux enfans un avenir exempt d'allarmes... Notre ville emportée d'assaut par vos soldats, et livrée au pillage, nous seules protégées par vous, nous avons échappées...

BAYARD.

J'ai fait mon devoir...

LA BRESSANE, *montrant ses filles.*

Ces deux enfans, victimes sans vous, de la férocité du vainqueur...

BAYARD.

J'ai sauvé la vertu, la beauté... J'ai fait mon devoir.

LA BRESSANE, *se jettant avec ses filles aux pieds de Bayard.*

Mes filles, faisons le nôtre.

BAYARD.

Eh bien, eh bien ?... [*Voulant les relever.*] Je ne souffrirai pas...

LA BRESSANE.

Cette posture convient à des ames reconnoissante, et nous vous demandons une grace.

BAYARD. *les forçant de se relever.*

Ordonnez... mais relevez-vous.

LA BRESSANE.

La calamité publique, les événemens, nous ont seuls empêchées de nous acquitter plutôt. Vous n'êtes pas riche, vous nous l'avez dit...

BAYARD

J'ai dit la vérité... eh bien ?

LA BRESSANE.

Eh bien, notre bienfaiteur, notre sauveur, notre ami... (*En lui offrant un coffre.*) Recevez ce que nous vous devons...

BAYARD.

Qu'est-ce que cela ?.. que m'offrez-vous ?

LA BRESSANE.

L'argent que vous avez répandu pour nous...

BAYARD.

Que vous donnerai-je donc, moi, qui vous doit la vie?

Mme. DE RENDAN, *avec une effusion de coeur dont elle n'est pas maîtresse.*

Ah ! Bayard ! ah ! mon ami !...

LA BRESSANE.

Madame soyez notre juge, tout s'enrichissoit autour de lui, des dépoulles des mes concitoyens... lui seul... il place deux soldats à ma porte... il tire de sa bourse tout ce qu'il falloit pour satisfaire leur avidité, et les indemniser de ce qu'auroit dû leur valoir le pillage de la maison; il sauve nos biens, nos jours, l'honneur de mes enfans, il les sauve au prix de sa fortune... Et quand sans nuire à la mienne, je veux acquitter ma dette, la dette sacrée de ma reconnoissance, la dette du coeur, il nous refuse, il nous humilie... Qu'est donc devenu ce Bayard, si bon, si généreux dans Bresse !

BAYARD, *après un moment de réflexion.*

Combien y a t-il ?

LA BRESSANE, *confuse de la médiocrité de la somme.*

Deux mille cinq cents ducats.

BAYARD, *réfléchissant.*

C'est beaucoup... (*Avec vivacité.*) je les accepte.

LA BRESSANE.

Ah! je renais!

LES DEUX FILLES, *ensemble.*

Quel bonheur!

BAYARD.

Voilà de belles Demoiselles, à qui j'espère... j'ai aussi quelques obligations. Leurs bienfaisantes mains ont écarté de moi la mort qui me pressoit, leur secours salutaire, leurs soins consolateurs ont allégé mes souffrances... Voilà des dettes aussi, des dettes sacrées, des dettes du coeur... Et vous me permettrez de m'en acquitter... (*Aux deux filles.*) Voilà, mes belles amies, deux mille cinq cents ducats, je les ai acceptés... recevez-en chacune mille pour aider à vous marier... (*Elles veulent l'interrompre.*)... (*A la mère.*) Laissez-moi parler... Les cinq cents autres ducats, ma respectable amie, vous les distriburez aux indigens, aux veuves, sur qui la guerre a fait tomber ses horribles fléaux.

LA BRESSANE.

Et que vous restera-t-il à vous?

BAYARD.

Votre amitié; et ma vie que je vous dois... je crois qu'il n'en faut pas plus pour être content.

Mme. DE RENDAN, *lui tendant la main.*

Ah! mon ami! que vous êtes heureux! et combien vous méritez de l'être!

LA BRESSANE.

Madame, vous voyez nos larmes... nous n'avons plus d'autre expression...

BAYARD.

Vous ne repartirez pas sitôt?

LA BRESSANE.

Vite, bien vite... Si je restois long-tems ici, si je vous voyois souvent, j'aimerois trop la France, et

j'oublierois ma patrie... J'y reporte un coeur pénétré de vos vertus, et qui ne cessera de vous aimer qu'en cessant de battre dans mon sein.

BAYARD, *attendri, à Madame de Rendan.*

Oh ! Madame, leurs pleurs me font trop de mal.

LA BRESSANE.

Partons, mes filles... Madame, nous ne pouvons rien pour son bonheur : c'est à vous seule qu'il veut le devoir... Adieu, noble, loyal amis...

BAYARD, *les embrassant.*

Oui, votre ami ; jusqu'à la mort.

LA BRESSANE.

Ah ! que le ciel l'éloigne pour le bonheur de l'humanité! ... Adieu.

LES DEUX FILLES, *ensemble.*

Adieu !... Adieu!

BAYARD.

Non pour toujours.

LA BRESSANE.

A mon âge, hélas! c'est adieu pour jamais.

(Elle sortent.)

SCÈNE X.

MADAME DE RENDAN, BAYARD.

(Bayard la tête cachée par ses deux mains, et pleurant. Après un silence, et avec un attendrissement qu'elle ne peut dissimuler, Madame de Rendan dit.)

Mme. DE RENDAN.

IL n'y a que vous seul qu'on puisse aimer comme cela.

BAYARD, *la regardant avec tendresse.*

Le pensez vous ?

Mme. DE RENDAN.

Ah! je pense... Il ne me manquoit plus que le spectacle que je viens de voir... Laissez-moi, vous vous montrez à mes yeux avec trop d'avantages... laissez-moi.

BAYARD, *se jettant à genoux.*

Vous me repoussez?

Mme. DE RENDAN.

Que voulez-vous?

BAYARD.

Grace, pitié, tendresse...

Mme. DE RENDAN.

Ah! je suis dans un trouble... Ah! mon ami! croyez que si je pouvois aimer encore... Vous seul... J'entends du bruit, on vient... levez-vous, à peine je respire.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LAPALICE.

LAPALICE.

VOus ferez grace à mon importunité, Madame, en faveur du motif qui m'amène... Nous connoissons tous deux Bayard. Nul péril ne peut l'émouvoir, et je viens vous supplier d'unir vos efforts aux miens, pour l'engager à parer le danger qui le menace aujourd'hui.

Mme. DE RENDAN, *avec effroi.*

Qui le menace!... Monsieur Bayard?

BAYARD.

Moi!

LAPALICE.

S'il ne s'agissoit que d'un combat, mon ami, je ne vous en parlerois pas... mais il y a de la trahison.

Mme. DE RENDAN.

Comment!

BAYARD.

Ah! La palice ! et c'est ici ?...

LAPALICE.

Oui, c'est parce que Madame est là, que je ne dois pas me taire. Un danger que vous pouvez prévoir, dont vous avez la possibilité de vous défendre par le courage, et par les armes, je vous le laisserois courir... quel que soit votre adversaire, la partie sera toujours égale... Mais lorsqu'on profitera de votre sécurité pour vous attaquer, lorsqu'on vous surprendra sans défense, lorsque vous courez les risques de succomber accablé sous le nombre, et sans pouvoir au moins vous venger, on doit vous avertir, on doit le faire devant un témoin assez puissant sur vous, pour vous forcer à profiter de l'avis qu'on vous donne ; la plus légère prévoyance vous sembleroit injurieuse par vous-même, et Madame... Madame, que vous respectez, vous prouvera mieux que moi, qu'on peut être brave, et prendre des mesures pour échapper au piége qu'un lâche sait vous tendre.

Mme. DE RENDAN.

Ah! Monsieur de La palice, achevez ; vous me faites trembler.

BAYARD.

A qui donc ai-je fait injure ? qui peut avoir à se plaindre de moi ? mon cœur ne me reproche rien ! je n'ai rien à craindre des autres.

LAPALICE.

Quoique vous en disiez, je ne vous quitte pas, et j'exige devant Madame, que vous me promettiez de ne pas sortir sans moi.. il faut que vous le juriez à Madame.

Mme. DE RENDAN.

Promettez, Chevalier, promettez, je vous en conjure.

BAYARD.

Mais encore une fois, quel ennemi pourroit ?...

LAPALICE.

Sotomayor lui-même. Oui, Madame, on a vu plusieurs de ses gens se promener dans les allées de votre

parc, examiner les alentours du châteaux, prendre à tâche de se dérober aux yeux qui les observoient : on a vu l'Ecuyer de Sotomayor aller, venir dans les environs, et après l'altercation que vous avez eu avec son maître.

BAYARD.

Il est Espagol, et je suis Français, et nos deux nations savent qu'où l'honneur se croit compromis, c'est à l'honneur seul de demander vengeance. Sotomayor ne peut méditer une trahison, et Bayard ne doit ni la craindre ni la soupçonner.

Mme. DE RENDAN.

Et voilà ce que Monsieur de La palice à prévu, voilà ce qui me fait trembler... il est donc jusque dans la vertu un orgueil souvent répréhensible !... S'il est vrai que j'ai quelqu'empire sur vous, s'il est vrai que vous m'estimiez, j'en exige la preuve, il me la faut.

BAYARD.

Ordonnez, Madame, ordonnez... (*A Lapalice.*) Que vous êtes imprudent !...

Mme. DE RENDAN.

Vous permettrez qu'on vous accompagne ?...

BAYARD.

Mais songez donc que je paroîtrai craindre.

Mme. DE RENDAN.

Eh, non, Monsieur, ce n'est pas vous qui craignez, c'est moi... puisqu'il faut vous le dire... vous reste-t-il encore quelqu'objections à faire ?...

BAYARD.

J'en aurois beaucoup, si le danger étoit réel... Mais comme Sotomayor est celui qu'on inculpe, ce péril n'est qu'illusoire, et je cède... Je l'avouerai cependant, je pardonneroisdifficilement à Lapalice l'indiscrétion qu'il vient de commettre, si cette imprudence ne me prouvoit votre estime, et son amitié.

LAPALICE.

Quoi qu'il en soit je veille sur vous... (*A part en regardant Madame de Rendan.*) Imbercourt m'a promis de veiller sur un autre.

Mme. DE RENDAN.

Je compte sur votre promesse, elle est sacrée.

BAYARD.

Et comment vous désobéir ? Avec Bayard n'exigez jamais de serment... Ordonnez.

Mme. DE RENDAN.

Ah ! me voilà plus tranquille !

LAPALICE, *à Bayard.*

Il ne me reste plus, mon ami, qu'à vous rappeler notre convention de ce matin.

Mme. DE RENDAN.

Que dites-vous ?

LAPALICE.

C'est que nous sommes convenus qu'à une certaine époque l'un de nous deux seroit le compagnon d'armes de l'autre, et je crois que je puis lui offrir mes services.

Mme. DE RENDAN, *vivement.*

Je vous y engage et de toute mon ame.

LAPALICE.

Oh ! j'étois bien sûr d'obtenir votre approbation.

Mme. DE RENDAN.

Que ne doit-on pas attendre d'une pareille fraternité !

LAPALICE.

Il est sûr que nous avons tout pour nous, l'honneur, la patrie, l'amitié la plus tendre... et... ajoutez donc encore un mot, Madame.

Mme. DE RENDAN.

Comment !

BAYARD, *vivement.*

Et le besoin impérieux, le désir toujours renaissant d'exciter en vous quelqu'intérêt, et de mériter votre estime... n'est-ce pas ce que vous voulez dire, Capitaine ?

LAPALICE, *en souriant.*

Oui, Madame, oui... Il pense tout ce que je veux dire, et j'espère être un jour assez votre ami pour oser vous dire tout ce qu'il pense.

Mme. DE RENDAN.

Je ne vous comprends point...

BAYARD, *à part à Lapalice.*

Etourdi !

LAPALICE, *à part lui serrant la main.*

Heureux mortel... Mais vous méritez de l'être.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, ISOLITE.

ISOLITE, *en entrant et fermant brusquement la porte.*

NON, vous n'entrerez pas.

Mme. DE RENDAN.

Qu'est-ce donc ?

ISOLITE.

Un insolent qui veut forcer cette porte ! il se dit Écuyer de Monsieur de Sotomayor, et demande le Chevalier Bayard.

BAYARD.

Ici... (*Faisant un mouvement pour sortir.*) je vais le ranger à son devoir.

Mme. DE RENDAN, *avec effroi.*

Vous ne sortirez point, Chevalier... [*à Isolite.*] Faites entrer cet Écuyer... [*Isolite sort.*] Sentez-vous bien à présent toute l'horreur de ma situation ?

BAYARD.

Je sens, Madame, que vous êtes respectable à mes yeux, aux yeux de tout l'univers, et malheur à qui voudra mal interpréter mes actions, et vos sentimens !

LAPALICE.

Tu connois mon cœur, tu sais ce que peut mon bras... et voilà mon épée.

BAYARD, *lui tendant la main.*

A la pareille.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, L'ÉCUYER.

L'ECUYER.

C'Est Don Alonzo de Sotomayor qui m'envoie vers vous, Seigneur : vous l'avez offensé ; il en demande veangeance, lisez ce cartel et m'informez si je puis lui répondre que vous acceptez le combat qu'il propose.

BAYARD.

Le proposer ici est une injure que sans doute il vous a recommandé, et c'est lui que j'en punirai... Quoi qu'il en soit, vous voyez que vos craintes sont mal fondées, La palice... Madame, permettez-moi de me retirer.

Mme. DE RENDAN, *l'arrêtant.*

Que porte ce cartel ? lisez-le tout haut, je vous prie.

BAYARD, *lit.*

„ Le Chevalier Bayard a insulté aux yeux de tous, „ Don Alonzo de Sotomayor. Il l'a faussement, outra- „ geusement accusé d'avoir dans Monervine manqué à „ sa parole... (*S'interrompant.*) Je n'ai pour témoin de ce que j'avance, qu'une ville entière, et les troupes qui la défendoient. (*Il continue.*) „ Il s'est vanté de „ l'avoir vaincu... [*S'interrompant.*] Deux fois, et celle-ci sera la dernière... (*Il continue.*) „ Il ose de plus „ lui disputer le cœur de Madame de Rendan, et se „ vanter publiquement de parvenir bientôt à sa posses- „ sion... (*Bayard frossant le cartel avec colère et le jettant à ses pieds.*) Voilà le mensonge d'un traître... je n'en lirai pas davantange. [*A l'Ecuyer.*] J'accepte le combat, je le défie lui-même, et je le punirai de sa déloyauté.

Mme. DE RENDAN, *d'une voix étouffée et se cachant le visage avec ses deux mains.*

Ah ! Dieu !

BAYARD.

Je lui laisse le choix des armes : ma querelle est trop bonne pour ne lui pas faire encore cet avantage.

L'ECUYER.

A pied... à l'épée... au poignard... jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre.

LAPALICE, *avec étonnement et indignation.*

A pied... il veut profiter de la foiblesse où le laisse encore une blessure douloureuse, et la perte de son sang.

BAYARD.

Ma querelle est bonne... J'y consens, à pied... il en mordra plutôt la poussière... A ce soir.

(L'Ecuyer sort.)

SCENE XIV.

LAPALICE, Mme. DE RENDAN, BAYARD.

Mme. DE RENDAN, *pleurant.*

OU m'a conduite une fausse démarche ? quel abîme s'est ouvert sous mes pas !

LAPALICE, *à Madame de Rendan.*

Vous semblez craindre. (*Montrant Bayard.*) Celui qui devant le Môl de Gayette, soutint seul sur un pont, l'effort d'une armée entière : doit-il inspirer le moindre doute, quand il n'a qu'un seul homme à combattre ? Mon ami, je cours trouver les Juges du camp, les informer de ce cartel et les disposer à se rendre sur le champ de bataille; vous y soutiendrez le respect que l'on doit aux Dames... C'est la cause de tous les Français... Adieu, Madame... Oubliez Lapalice... Mais souvenez-vous de l'ami de Bayard.

(Il sort.)

SCENE XV.

Mme. DE RENDAN, BAYARD.

Mme. DE RENDAN.

C'Est pour moi que vous allez combattre !... Pourquoi vous ai-je connu ?... Ah! malheureuse !

BAYARD.

Ainsi, vous m'imputez le crime que je vais chercher à punir... toujours maîtrisée par le monde, par l'opinion..

Mme. DE RENDAN, *avec abandon.*

Ah! vous m'avez forcé de surmonter les craintes qu'ils m'inspiroient... Le monde, les jugemens ne sont plus rien pour moi... je ne vois plus sur la terre...

BAYARD, *vivement.*

Achevez.

Mme. DE RENDAN, *avec la plus grande chaleur.*

Un lâche veut tirer avantage de votre situation ; il ne se confie point en sa vaillance, il n'a d'autre espoir que dans votre foiblesse, suite fatale des maux qui vous ont accablés.

BAYARD, *avec énergie.*

Ce n'est point au cœur que les ennemis m'ont blessé... d'ailleurs, s'il est arrivé, le moment qui doit finir mes jours...

Mme. DE RENDAN.

Ah! mon ami, défendez-les : il y va de ma vie, défendez-les.

BAYARD.

Est-ce l'amour qui me l'ordonne ?

Mme. DE RENDAN.

Combattez puisque l'honneur l'exige, revenez vainqueur, et conservez-moi le seul mortel qui pouvoit triompher de mes résolutions.

BAYARD, *se jettant à ses pieds.*

O ma bien aimée, recevez le serment que je fais de

ne plus vivre que pour vous, de n'avoir de pensées, de volonté, d'existence que la vôtre, de vous consacrer tous mes sentimens, et d'emporter au tombeau ce pur amour que je nourrissois sans espoir, et qui fera la félicité de ma vie, s'il peut rendre la vôtre heureuse.

Mme. DE RENDAN, *l'embrassant.*

O mon cher Bayard, je le reçois, et mon coeur répète tout ce que le vôtre vient de dicter.

BAYARD, *avec transport.*

Ah! que l'amour heureux a de pouvoir sur notre existence! N'appréhendez plus ma foiblesse... ce bras reprend sa force, mon âme recouvre sa vigueur et son énergie... Je vais combattre, et triompher... mais après l'éclat que va faire cette aventure... je vous dois, je dois à moi-même, de fixer d'un seul mot, le jugement que l'on pourra porter sur nous.

(*Il va à la table et écrit en prononçant tout haut.*)

„ O mon Dieu, consacre la promesse que je te fais „ de n'avoir jamais d'autre épouse que Mme. de Rendan, „ à qui je jure, devant toi, respect, amour et fidélité, „ jusqu'à mon dernier soupir. "

(*Il signe et prête la plume à Madame de Rendan.*)

Mme. DE RENDAN, *écrit sur le même papier et prononce tout haut.*

„ O toi qui reçut mes premiers sermens, qui fut „ l'objet de mes premières tendresses; si ton âme voit „ avec intérêt celle qui fut ici bas ton épouse, regarde „ du haut des Cieux quel est celui qui te remplace dans „ mon coeur; lui-seul m'a rappellé ton image, lui-seul „ possède les vertus que j'adorois en toi... je te cherchois „ et te retrouve en lui. Punissez-moi, grand Dieu! si „ je manque au serment que vous fais mon ami, mon „ amant, mon respectable époux. (*Elle signe.*)

BAYARD, *prenant le papier et le baisant. Il le donne ensuite à Madame de Rendan, qui le met dans son sein.*

Jour heureux! jour de gloire et de félicité! je n'espérois pas te voir naître!

Mme. DE RENDAN, *voulant retenir ses larmes.*

Hélas! il va finir!

BAYARD.

Il renaîtra pour vous. Adieu, puisqu'il le faut... (*Avec enthousiasme.*) Mais... O ma bien aimée! que je puisse opposer à mon adversaire une arme plus puissante que mon épée... un gage de l'amour... quoique ce soit enfin, qui ait touché votre personne, et je suis invincible.

Mme. DE RENDAN, *arrachant son voile et le donnant à Bayard.*

Voilà votre écharpe; sa couleur triste et lugubre, vous peindra l'état de mon cœur pendant l'affreux combat que vous livrez pour moi. (*Elle va chercher dans la cassette son portrait et lui donne.*) Et voilà mon portrait qui vous servira d'égide, puisse-t-il vous rappeller, que ma vie désormais dépend du soin que vous prendrez de conserver la vôtre.

BAYARD, *transporté de joie et regardant le portrait.*

C'est elle... C'est mon épouse... Elle vit, elle respire dans ce portrait... Noble, belle, touchante image! là.... contre mon coeur... (*Avec une énergie terrible.*) Sotomayor est mort.

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, et se séparent. — Bayard sort.

SCENE XVI.

MADAME DE RENDAN, *seule.*

On a vu sur la fin de la scène précédente, Arthur dans le jardin parlant à l'Ecuyer de Sotomayor; on l'a va guetter l'instant de la sortie de Bayard; quand il le voit partir il fait un mouvement de joie, et disparoît aux yeux du public.

MME. DE RENDAN, *abîmée de douleur, tombe dans un fauteuil, après un instant de silence elle dit :*

IL est parti! ah Dieu! et peut-être je ne le verrai plus... Combat affreux, horrible incertitude.... (*Se levant.*) Isolite, Arthur... Je saurai mon sort. Qu'ils suivent mon époux... qu'ils soient témoins.... Ah! Dieu!... j'apprendrai d'eux... je saurai, s'il faut vivre, ou mourir... Isolite... Arthur... On ne m'entend point. (*Elle aperçoit Arthur dans le jardin, et va au-devant de lui.*) Le voilà... (*Arthur affecte de ne pas l'entendre et de s'éloigner.*) Arthur, arrêtez-vous... écoutez-moi....

Elle sort et suit Arthur : on cesse de la voir.

SCÈNE XVII.

ISOLITE, *seule, regardant de tous côtés.*

QUE désire Madame... Eh! mais, il n'y a personne ici... Voilà qui est singulier... aurois-je mal entendue... je crois cependant ne m'être pas trompée... Oui certainement... on appelloit... c'étoit ma maîtresse... où donc est-elle?

Mme. DE RENDAN, *qu'on ne voit pas et qui crie avec force.*

Au secours... au secours.

ISOLITE.

Qu'est-ce que j'entends.

Mme. DE RENDAN.

Bayard, Bayard, à mon secours.

ISOLITE, *volant vers le jardin.*

Dieu ! c'est la voix de ma maîtresse !...

AMBROISE, *accourant.*

Des ravisseurs !... Madame... On l'enlève !

ISOLITE.

Ah ! Dieu !... courons, volons...

ARTHUR, *accourant l'air très-affairé, et arrêtant Ambroise et Isolite.*

Ah ! mes amis, secondez-moi... Quel malheur... qui l'auroit prévu ? tout est perdu... Madame, ah ! ciel ! venez... courons... Eh ! non, non.... c'est par ici. par ici. (*Indiquant le chemin opposé par lequel on a vu sortir Madame de Rendan.*) (*à part.*) Allons avertir Sotomayor que tout à réussi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente un carrousel, ou place considérable, environnée d'échafauds, sur lesquels est placé une foule de peuple : ils sont décorés de bannières, de banderolles et d'écussons.

Au fond est un pavillon élevé, pour les juges du camp auquel on arrive par des gradins couvert d'un tapis pareil à la tenture du pavillon; des valets ou sergens sont répandus autour de la lice dont la barrière est fermée.

Au lever du rideau tout est dans un profond silence. Il est interrompu par le bruit des fanfares, et d'une marche militaire qui annonce l'arrivée des Chevaliers et des Dames.

Ensuite une autre marche qui annonce l'arrivée des juges du camp, qui entrent également dans la lice, et qui vont se placer sous le pavillon.

Une troisième marche annonce l'arrivée de Sotomayor qui se range à la droite des juges du camp.

Quatre écuyers d'honneurs entrent par l'aile gauche du théâtre, font le tour de la lice et viennent se placer près de l'estrade des juges; l'un tient la bannière de Sotomayor, portant un aigle d'or qui fixe le soleil, avec ces mots : Rien ne m'étonne. *L'autre son épée d'honneur; le troisième le manteau d'honneur et le quatrième deux épées et deux poignards en croix.*

Une quatrième marche succède qui annonce le Chevalier Bayard, ayant à ses côtés son écuyer, et vont se ranger à la gauche des juges du camp.

(La marche cesse, les trompettes sonnent.)

SOTOMAYOR, *s'approchant du pavillon.*

Français, je viens sur le champ de bataille pour y combattre à outrance ce Chevalier déloyal. Il m'a insulté dans mon honneur, il a osé me diffamer aux yeux des plus braves guerriers. Sa mort seule peut effacer l'opprobre dont il a voulu couvrir le nom de Sotomayor. Français, il faut que l'épée ou le poignard le fasse dédire de ses mensonges, de son audace, et que mon bras éteigne dans son sang le souvenir de mon injure. *(Il jette le gage du combat.)*

(Les trompettes sonnent.)

BAYARD.

Juges intègres, et vous, ô mes concitoyens! outrager un sexe sans défense est le fait d'un lâche. J'ai repoussé la calomnie par le reproche le plus mérité. Ce que j'ai dit est vrai; je le soutiendrai aux yeux des hommes, et à la face du ciel. Permettez-moi de relever le gage du combat.

(Les trompettes sonnent.)

LE JUGE.

Les loix sacrées de la Chevalerie, le respect que nous devons aux Dames, l'assistance que nous leur promettons, notre sang, que nous jurons de verser pour les défendre; tout m'autorise à vous permettre le combat.

BAYARD, *relève le gage du combat.*

(Les trompettes sonnent.)

SOTOMAYOR.

Juges. Sotomayor n'a besoin que de son courage, il lui suffit pour la victoire.

BAYARD.

Français, j'ai pour moi l'équité, votre présence et mon épée.... que dieu nous juge.

(Les trompettes sonnent.)

Les juges envoyent par des sergens à Bayard et à Sotomayor leurs épées et leurs poignards, les

juges parle bas au héraut d'armes. Ce dernier s'avance et dit :

LE HÉRAUT D'ARMES

De par la loi, que ni parole, ni geste, ni le moindre signe ne trouble les combattans. De par la loi, respect et silence.

(Les trompettes sonnent.)

Les barrières s'ouvrent : le Héraut jette le gant, Bayard et Sotomayor entrent en lice.

BAYARD.

Je ne vois point Lapalice... quoi!.. dans un tel moment mon ami m'abandonne... Dieu, veille sur ses jours.

L'ECUYER *de Sotomayor.*

Tout a réussi, elle est entre nos mains.

SOTOMAYOR.

Quoiqu'il arrive, ne la laissez pas échapper ; vainqueur je suis heureux... mort, je serai vengé.

Le combat commence. Bayard est terrassé, et Sotomayor, lui arrache l'écharpe qu'il s'est fait du voile de Mme. de Rendan... Ils disent en différens momens.

SOTOMAYOR.

Rends-toi Bayard... rends-toi.

BAYARD.

Que je me rende... que je me rende !

SOTOMAYOR.

Meurs... meurs.

BAYARD, *se relève, terrasse à son tour Sotomayor, et lui dit :*

Cet avantage ne te servira de rien ; je reprends ma force et ma vigueur... confesse-toi vaincu, et je te donne la vie.

SOTOMAYOR.

Me confesser vaincu !

BAYARD, *lui plongeant le poignard dans le sein.*

Tu m'y forces... péris. (*Il le tue.*)

(*Fanfare des timbales et trompettes.*)

Une foule de peuple se précipite sur un des côtés du théâtre, au milieu de cette foule paroît Mad. de Rendan, pâle, échevelée, défigurée ; Lapalice, conduisant Mad. de Rendan, par la main s'écrie.

LAPALICE.

La voilà, la voilà, tu la perdois, je te la rends.

BAYARD.

Madame de Rendan.

Mme. DE RENDAN.

Des lâches... des ravisseurs, se sont introduits, dans ma maison... ils ont osé m'entraîner... Lapalice, ses amis... mon courage... m'ont arrachés aux mains des scélérats... Sotomayor est le coupable.

BAYARD.

Sotomayor !.. le voilà et vous êtes vengée. (*quatre soldats enlèvent le corps de Sotomayor.*) (*A Lapalice.*) Ami, que ne te dois-je pas.

LAPALICE.

Je craignois tout d'un traître... Et pendant que tu combattois pour la beauté, j'épiais les demarches des scélérats qui conspiroient contre elle, et contre ton bonheur... Point de remerciemens, ton amitié m'est acquise, j'ai quelques droits à son estime... Et je vais être à jamais heureux de votre félicité.

BAYARD.

O mon ami !

Mme. DE RENDAN.

Soyez aussi le mien. O mon libérateur, je vous dois la vie et l'honneur ! et Bayard vous dois tout, puisque vous lui rendez sa femme.

BONNIVET.

Sa femme !

LAPALICE.

Oui, mon cher Amiral, sa femme !

BONNIVET.

Vous le saviez ?

LAPALICE.

Je m'en doutois.

BAYARD.

Quoi ! Madame, vous avez daigné publier...

Mme. DE RENDAN.

Oui, Chevalier, tout m'a démontré la fausseté de mes opinions. Quand on a le bonheur de vous appartenir on doit y trouver trop de gloire pour n'en pas jouir aux yeux de tout le monde.

BAYARD.

O ma bien aimée ! (*A Lapalice.*) Et toi, mon brave compagnon d'armes, rends ma joie pure et complette ; dis-moi qu'elle n'afflige point ton cœur.

LAPALICE.

Va, je ne mériterois ni ton amitié, ni l'estime de ta femme ; si je ne savois pas être heureux du bonheur de mon ami. Venez, belle Rendan ; viens, mon cher Bayard : c'est à l'amitié qu'il appartient de vous conduire à l'autel. Mon brave ! quelques soupirs qu'il en coûte à ton cœur, et malgré les pleurs que versera la beauté, tu n'as que peu de temps à donner à l'amour... et nous irons après cueillir de nouveaux lauriers : tu guideras nos pas ; en suivant ton exemple, la moisson ne peut-être que bonne.

(*La grande marche.*)

L'Orchestre et la Musique Militaire donnent ensemble, et la pièce finit.